

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPEDIA UNIVERSEL



Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

— 32 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

MONTREAL

Vol. II - No. 22

Samedi, le 15 out 1896

Impression par la Compagnie d'Imprimerie Perrault.



LE SOIR

Journal Quotidien

PUBLIÉ À MONTRÉAL

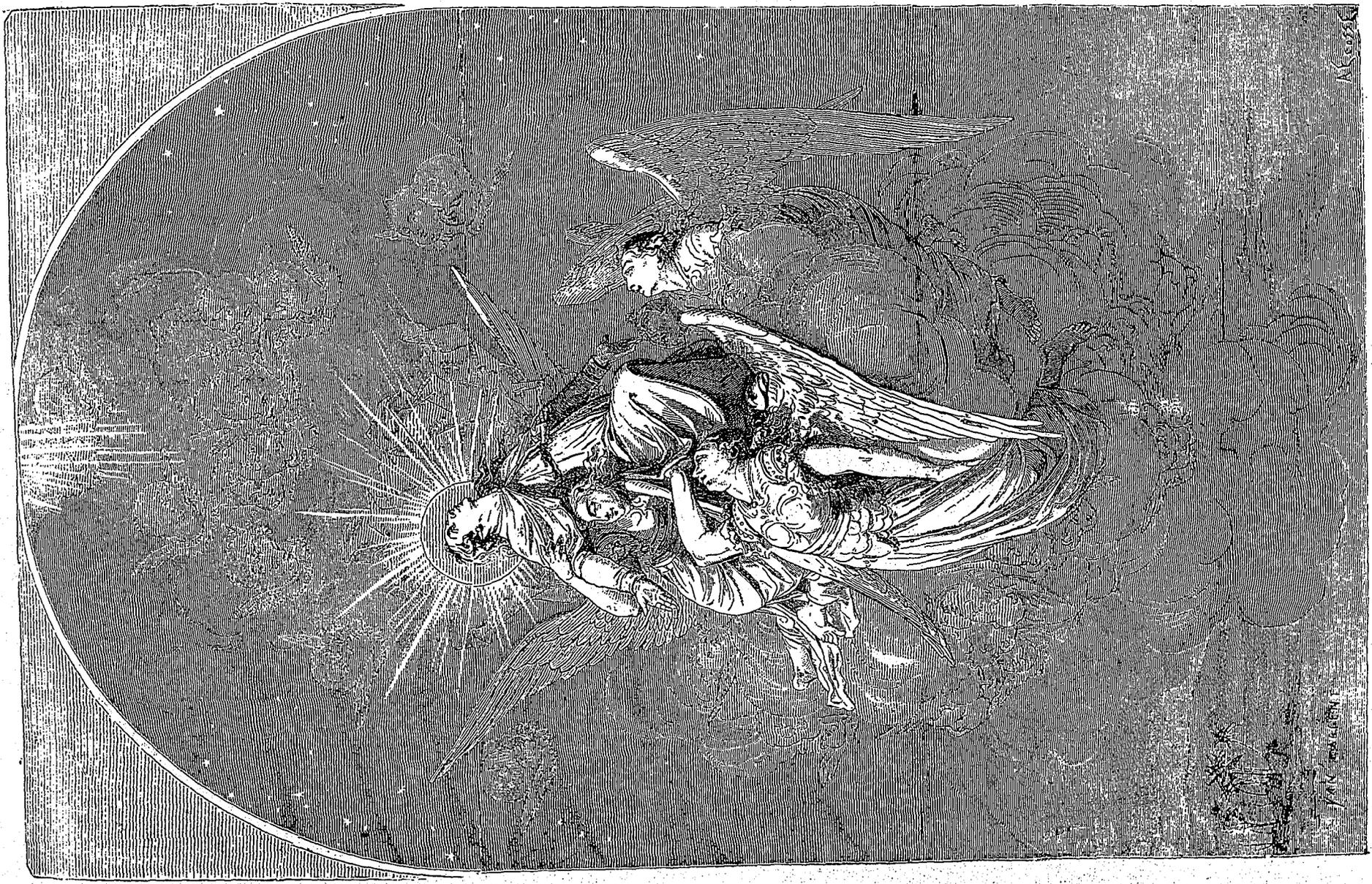
1650 Rue Notre Dame

Boite Postale



Telephone Administration 2929

1 CENTIN LE NUMERO



L'ASSOMPTION—Dessin de Yan d'Argent

UN CARACTÈRE



—Tante, je ne prendrai pas cette médecine.
—Et pourquoi ?
—Maman m'a appris à savoir dire non.

PLEIN D'ATTENTIONS



—Alice, je vais mener ces enfants au carré Viger, pour que tu puisses tranquillement arranger la maison.

Grandes manœuvres.

Un dragon, de taille gigantesque, cause avec un tout petit lignard, lequel se plaint amèrement que le soleil lui tape sur la tête.

Alors le cavalier, d'un ton de supériorité dédaigneuse :

—Que dirais-tu si tu étais à ma place ? Car je crois que ma tête est infiniment plus près du soleil que la tienne.

COMMENT ON MONTE SON MÉNAGE



Pat, tu vas aller passer ta tête au dessus de la cloture et dire des bêtises aux Callahan, ils te jetteront un couvercle de poêle et je pourrai alors faire le diner. (elle a eu son couvercle.)

Tartarin raconte ses chasses dans l'Inde. Il en est à sa rencontre avec le terrible serpent à lunettes.

—Je fus surpris, tout d'abord. L'animal se glissa vers moi. Mais je le guettai et, d'un coup de canne, je lui fis sauter ses lunettes. Naturellement, il n'y vit plus goutte... J'étais sauvé.

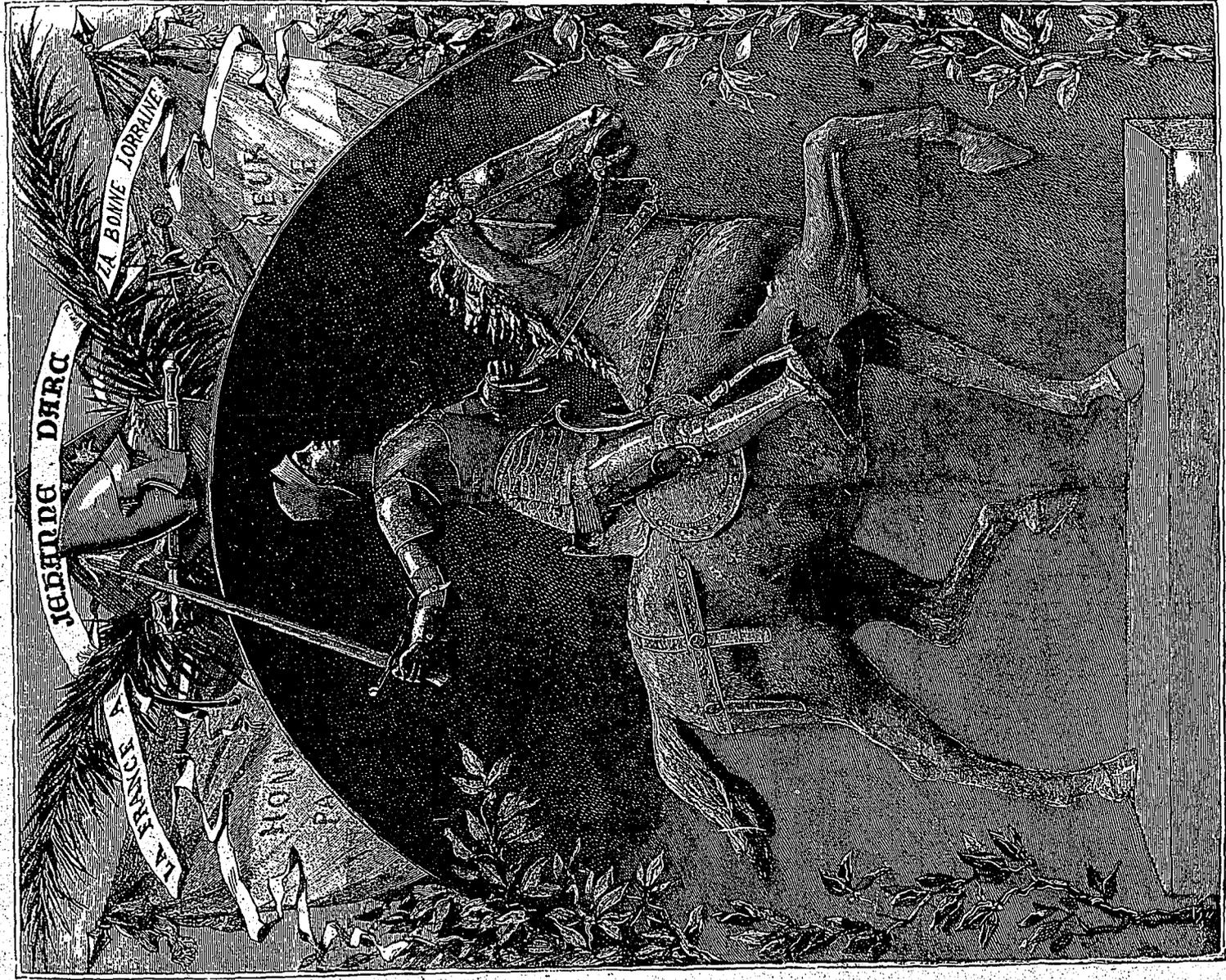
CONSOLATION !



—Nous somme perdus ; c'est terrible.
—Psh ! pas si terrible que ça ; ma belle-mère arrive ce soir à la maison.



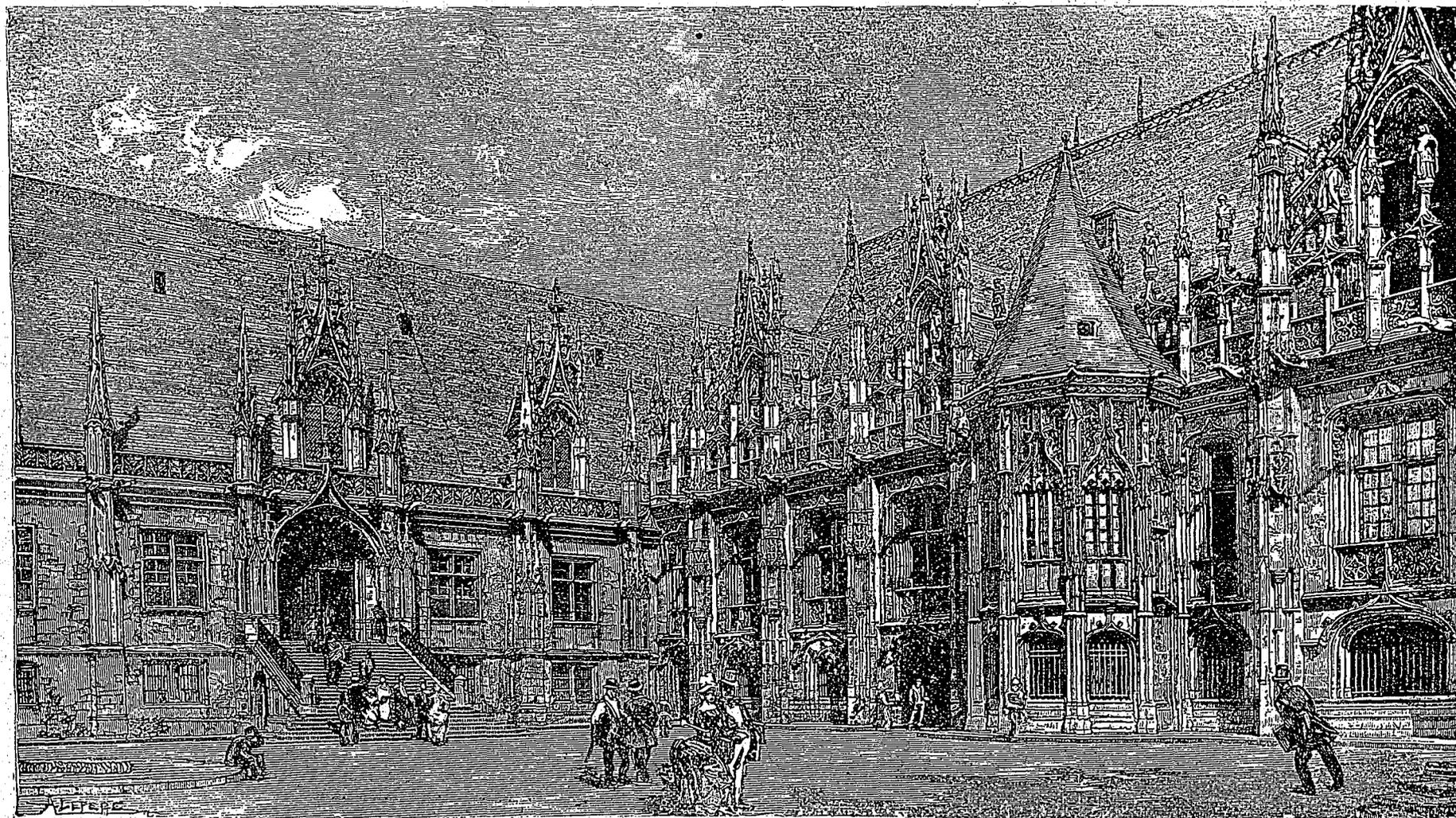
Faut... que c't'homme... shoit shous... comme une bourrique... pour prendre ainsi... shes v'tments.



LA STATUE DE JEANNE D'ARC

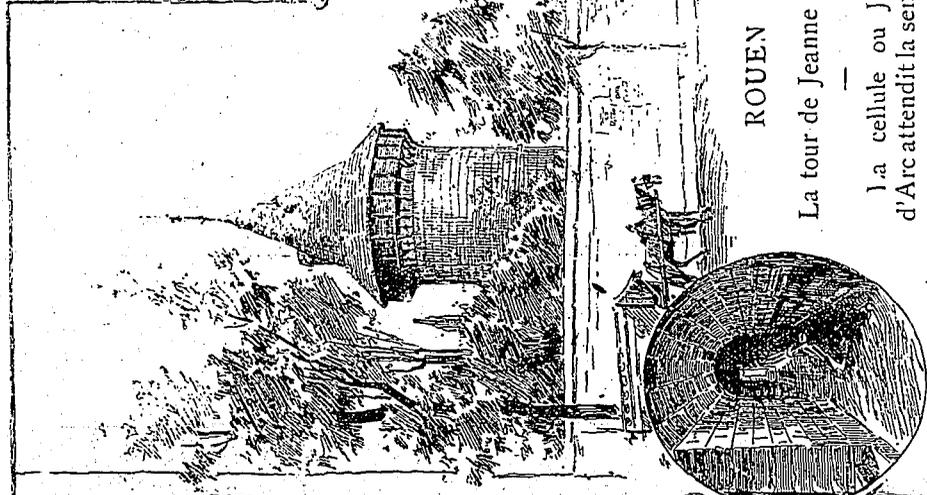
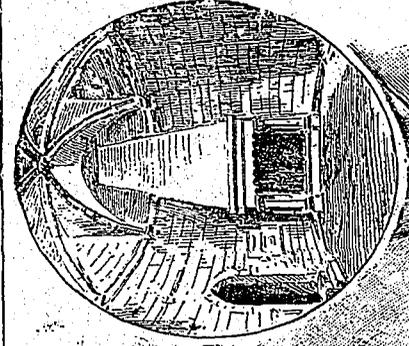
de Paul Dubois Grande-Croix de la Légion d'Honneur.

Inaugurée à Reims le 15 Juillet, 1896



FRANCE—La Cour du Palais de Justice de Rouen—Ancien Palais de Justice des ducs de Normandie.

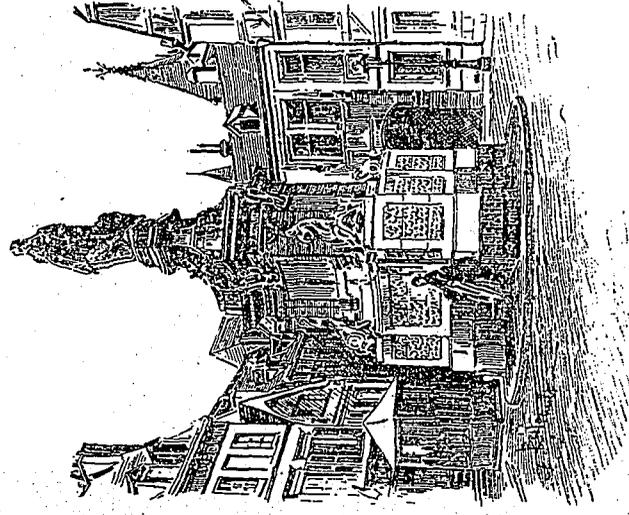
La salle ou Jeanne d'Arc fut jugée.



ROUEN

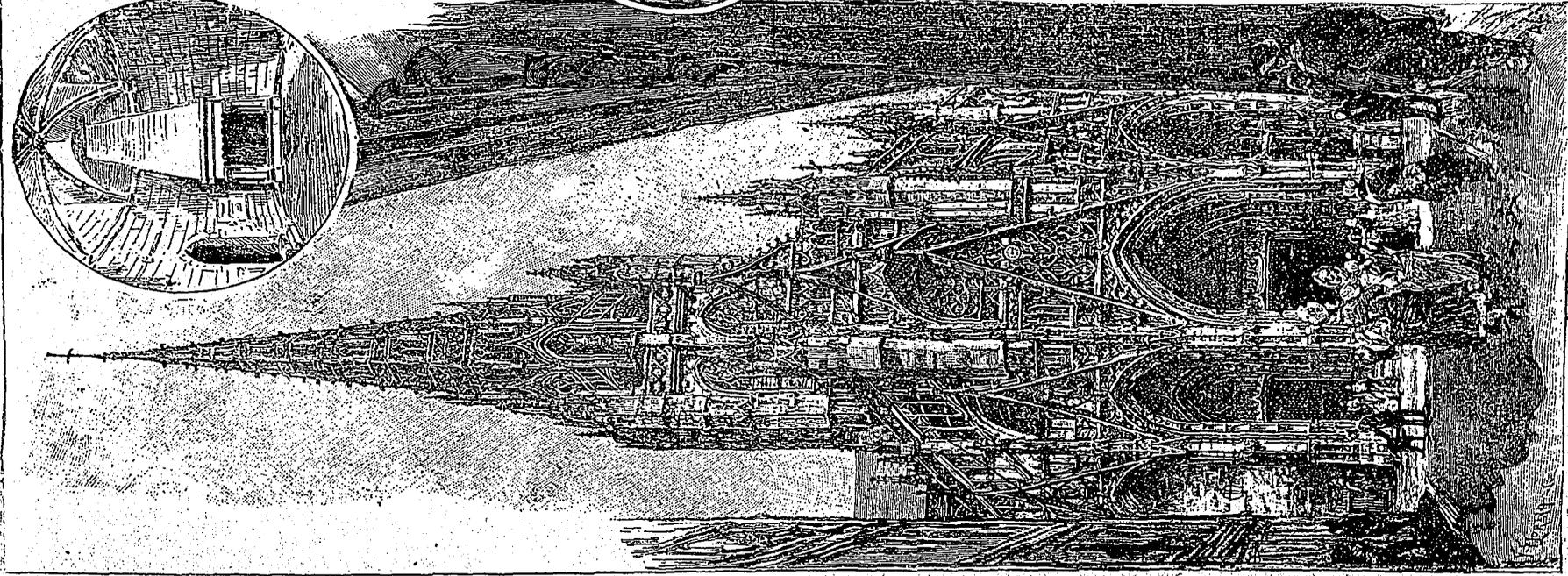
La tour de Jeanne d'Arc

La cellule ou Jeanne d'Arc attendit la sentence



Fontaine de Jeanne d'Arc

L'ÉGLISE. SAINT-MACLOU—*Le bijou de Rouen*—a été construite après l'expulsion des anglais; c'est un des plus beaux monuments religieux de la France.



ROUEN—L'église de Saint-Maclois.



—Tu fais apprendre le commerce à ton fils et tu le places dans une maison qui va faire faillite ?
—Parfaitement, aujourd'hui c'est utile à apprendre aussi..



—Oiseaux, plumes, légumes, fleurs, fruits, insectes, rubans, paillettes, épingles, pampilles.. tout y est ?.. Madame désire-t-elle que j'ajoute quelque chose en plus..



—Vous avez un brevet à déposer ? Pour quelle invention ?
—Il s'agit d'un appareil pour ouvrir et fermer automatiquement les parenthèses.



—Voilà un lapin excellent !.. Vous m'en direz des nouvelles !
—Vous pouvez m'en donner un pourri si vous voulez.. moi, je n'en mange jamais.



—Monsieur vous fait dire qu'il y a une heure qu'il sonne !..
—Ah zut !.. en voilà une boîte.. on n'a pas même le temps de lire son journal..



—Eh bien ! as-tu pris ta première leçon de bicyclette ?
—Pas encore, mais je me prépare.. Tu vois, j'ai déjà mon costume..



—Tu es devenu bien assidu aux cours !
—Faut bien.. ici au moins je suis sûr que mes créanciers ne viendront pas me relancer !..



—Tu serais bien gentil de me présenter à ton ami.
—Ah ! non.. je préfère encore te prêter tout de suite les cinq piastres dont tu le taperais.



—Prête-moi donc cinq piastres ?..
—Mais, tu m'en dois déjà deux..
—Justement, c'est pour te les rendre..



—Savez-vous quel est le comble de la bêtise ?
—C'est, heu !.. heu !.. c'est.. je ne sais pas trop..
—Eh bien c'est de le chercher.



—Alors, tu reviens bredouille ?..
—Et nos invités à qui tu avais promis c't'animal là !
—Achète un lapin, tu mettras quelques grains de plomb dedans.



—Mais, M. le Ministre m'a promis..
—Eh ! bien il tiendra tant qu'il pourra.



—Ma femme mourut en 1892 ;.. six mois après je me remariais.
—Le bonheur ne dure pas longtemps !..



—T'épouserai, toi, la fille à Jean-René, qui n'a que quatre porcs, tandis que tu'en as un troupeau, mais ce serait une mésalliance.



AU BRÉSIL — 1. Avenue des palmiers au jardin botanique de Rio-Janeiro. 2. Ancien palais Impérial à Rio-Janeiro. 3 et 4. Chemin de fer.



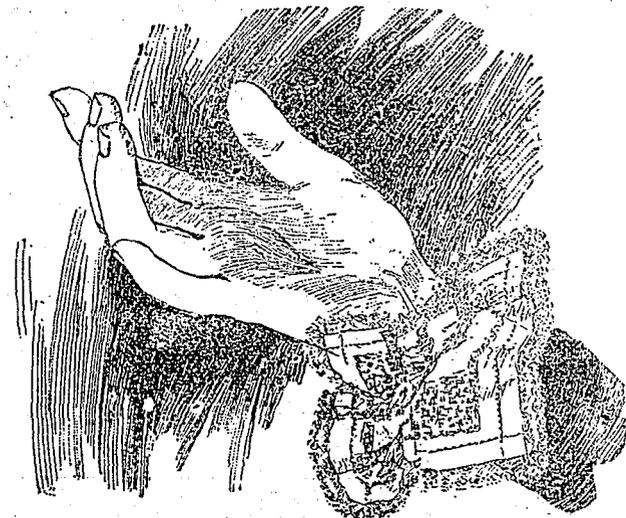
—Vous prétendez avoir droit à une médaille d'honneur ?
 —J'vous crois, M^{re}ie, j'ai été blessé en arrêtant un vélocipède qu'avait pris le mors aux dents.

UNE DÉFINITION



—Tu ne peux pourtant pas, ma chère enfant, épouser un homme qu'on ne recevrait pas dans un salon.
 —C'est là l'erreur, papa m'a dit qu'il en fréquentait beaucoup trop

UNE BELLE INVENTION.



LA MODE.—Où porter son mouchoir.



Jean—Papa qu'est-ce que ça veut dire quand tu parles des amis qui te supportent ?

Papa—Ca veut dire qu'ils me supportent pour que je leur apporte une situation qui leur donne beaucoup d'argent avec peu de travail.



—Quel progrès, ma femme ! et comme ces gens de la ville sont fins. Tu vois avec ce nouveau papier tue-mouche je n'en manque pas une. Bang ! regarde.

Un jour, un vieux rongeur d'affaires, absolument désespéré, fait la connaissance d'un jeune naïf, orné d'une cinquantaine de mille dollars qu'il aurait bien voulu faire valoir, n'était son manque d'expérience.

—Tu as de l'argent, j'ai de l'expérience : associations-nous.

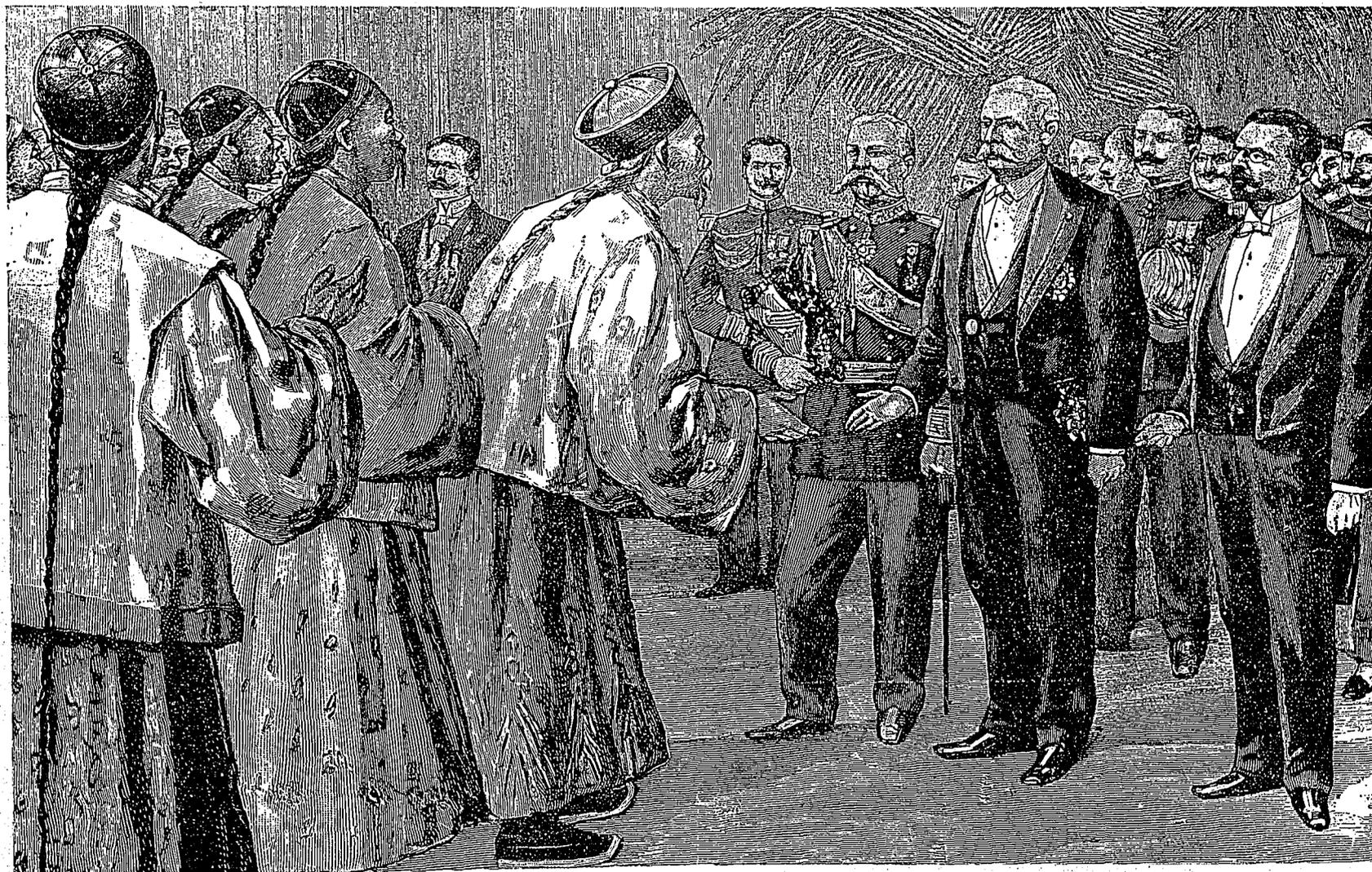
Ce fut fait.

Au bout d'un an, vint le règlement des comptes.

Or, il se trouva que, dans la répartition des bénéfices, il revenait quarante mille dollars au vieux et rien au jeune.

—Diable ! fit ce dernier. Comment expliquer ça. J'avais apporté quarante mille dollars et je n'ai plus rien, et toi, qui n'avais rien apporté, tu as quarante mille dollars.

—Eh bien ? repliqua l'autre, c'est tout naturel. Suis mon raisonnement. Tu avais de l'argent, mais tu n'avais pas d'expérience ; moi, au contraire, j'avais de l'expérience, mais je n'avais pas d'argent. Nous nous sommes associés ensemble pour gagner ce qui nous manquait. Eh bien ! aujourd'hui, j'ai de l'argent et toi tu as de l'expérience.



Li-Hung-Chang ambassadeur extraordinaire de l'empereur de Chine, reçu en audience solennelle par le Président de République Française.

LA PEUR QU'IL A



—Nous ne sommes pas chez vous depuis vingt-quatre heures et vous me demandez de vous payer une semaine d'avance. Avez-vous peur que nous ne vous payions pas ?

—Non, mais ce sont les marchands d'ici qui ont peur que je ne les paie pas.

Nous avons tort de jeter sans les honorer d'un regard les prospectus que de pauvres diables, heureux de gagner ainsi un morceau de pain nous glissent subrepticement dans la main, au coin des rues.

On y trouve parfois des choses instructives ou, tout au moins, amusantes.

Jugez-en plutôt par cette annonce des tarifs d'un professeur de ventriloquie formant des sujets pour les foires :

Pour apprendre

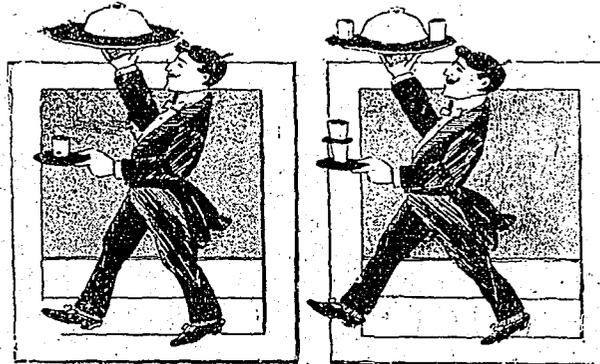
- A faire l'âne 50 cts.
- A faire le cochon \$1.00

On peut impunément, dans le canton de Zurich traiter un fonctionnaire d'âne ou de tête de veau.

Les noms d'animaux appliqués aux individus ne constituent pas d'outrages

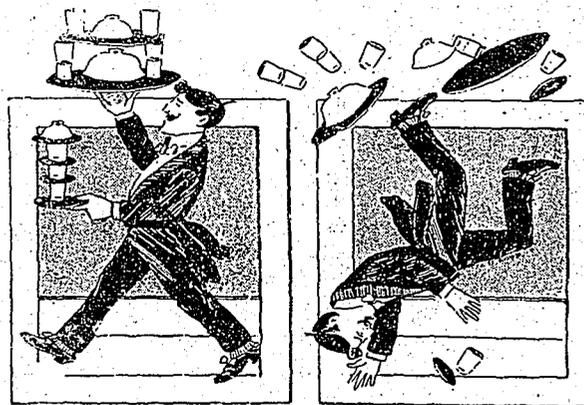
Ainsi en a décidé la cour d'appel qui a condamné aux frais du procès un conducteur de train qui avait fait poursuivre un voyageur coupable de lui avoir adressé cette injure.

UN MOIS DE SERVICE



Première semaine.

Deuxième semaine.



Troisième semaine.

Quatrième semaine.

JUSTES CRAINTES



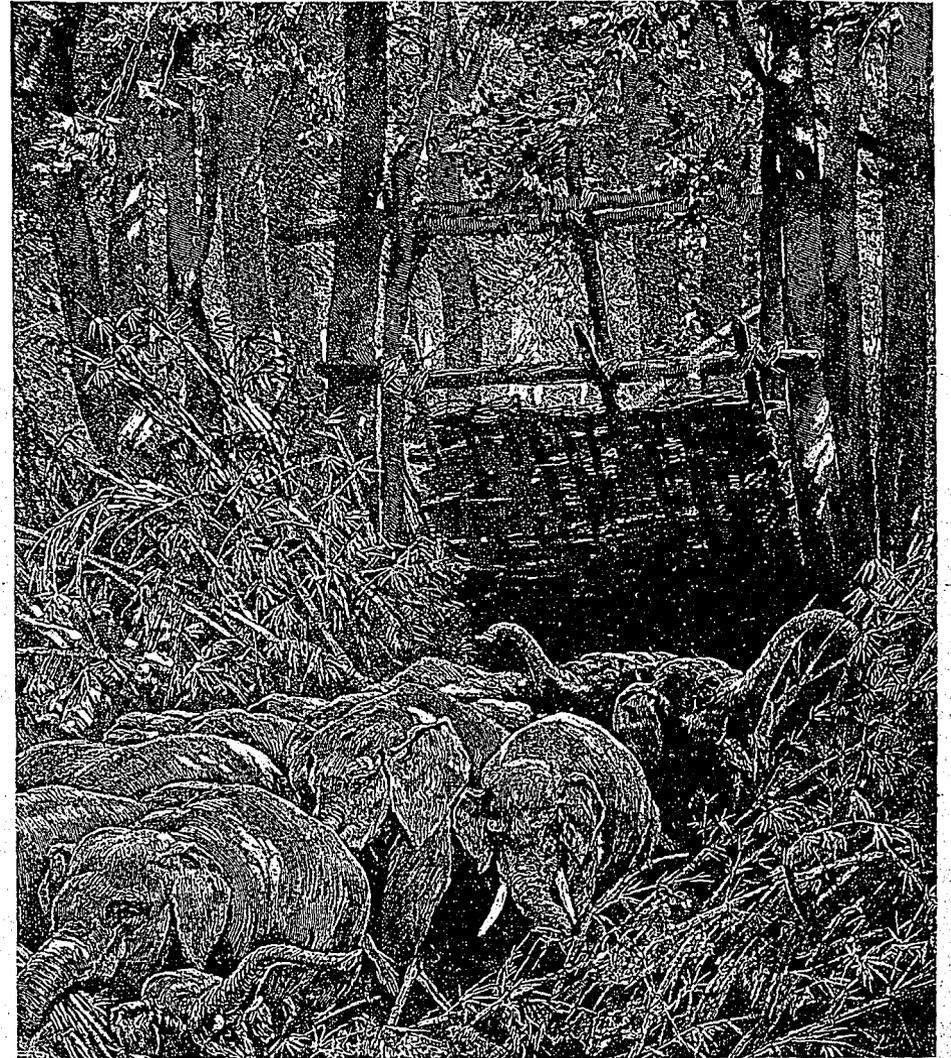
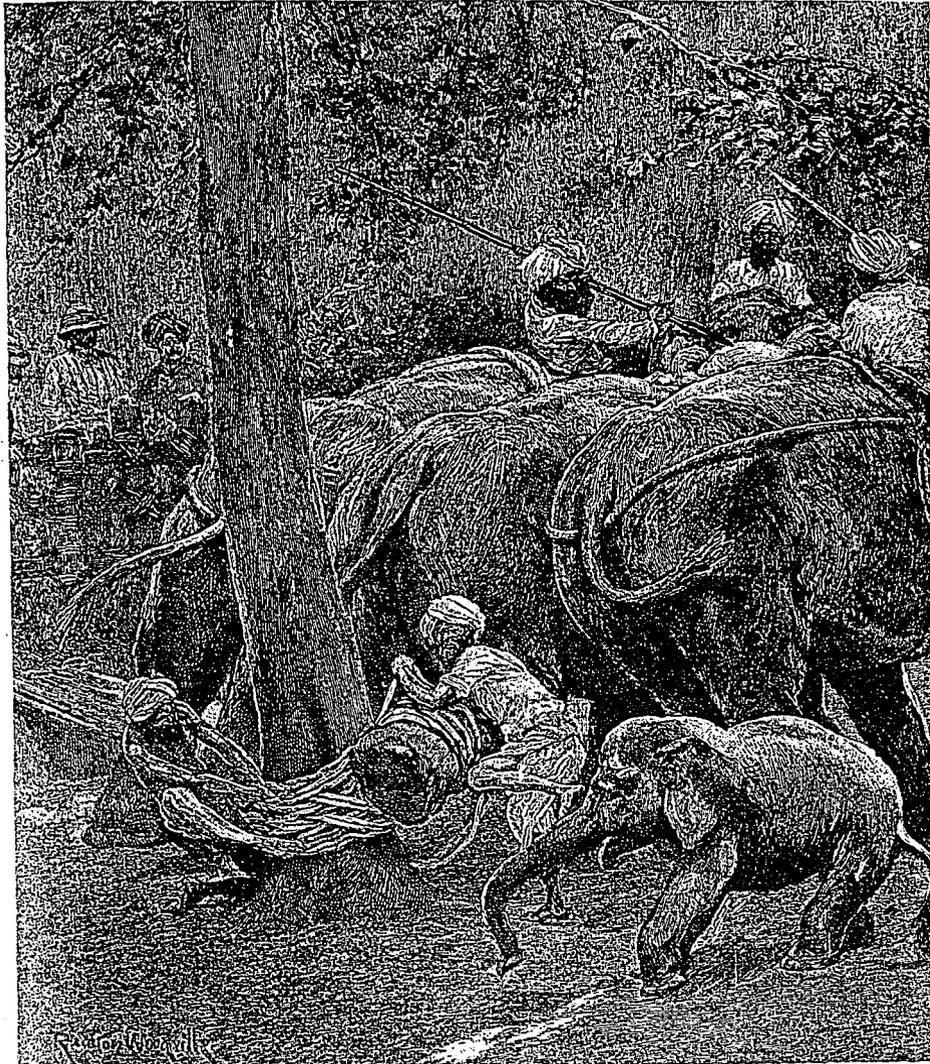
—Sais-tu l'anglais ?
 —Non.
 —Et bien, ça veut dire ; prenez garde aux voleurs, et je suis sûr qu'on nous a suivis jusqu'ici.

Mme Perpignan à son mari qui tient une enveloppe :

—Comment ? tu lui adresses des injures par carte postale ?

—Certainement ; mais pour qu'on n'y voie aucune offense, je la mets sous enveloppe.

Le convenu ne joue pas un si grand rôle qu'on pourrait le croire dans les connaissances humaines ; la part de la logique est importante, et, si on la méconnaît, c'est souvent pour ne pas se donner la peine de remonter aux sources de la vérité.



LA CHASSE AUX ÉLÉPHANTS AUX-INDES.

TRAFIC QUOTIDIEN.



M. Delaville—Les dames de votre village doivent aimer beaucoup la ville pour être en aussi grand nombre à attendre le train.

M. Delacampagne—C'est comme cela tous les matins, mais vous vous trompez ; les dames sont à la maison à faire le *borda* ; ces voyageuses sont les servantes qui sont arrivées hier et qui repartent ce matin. C'est comme ça que nos femmes se reposent à la campagne.

Savoir bien enseigner est plus nécessaire encore que savoir beaucoup. Le meilleur instituteur n'est pas celui qui a les livres de classe les plus nouveaux, mais celui qui peut tirer parti de tous les bons livres.

Sans-Gêne est venu passer quelques jours à Montréal. Il a pris logement chez de vieux amis. Ceux-ci, dérangés dans leurs habitudes, insinuent :

—Ne pensez-vous pas que vous devez manquer à votre femme et à vos enfants ?

—Vous avez raison, répondit Sans-Gêne.

Et, après quelques secondes de réflexion :

—Je vais leur écrire de venir.

Propos de femme :

—N'est-ce pas Mme de B..., votre amie, qui était placée à côté de vous, dimanche, à la messe ?

—Oui, c'était elle.

—Sa robe est bien mal faite.

—Horriblement...mais si elle était bien faite, elle ne lui irait pas.

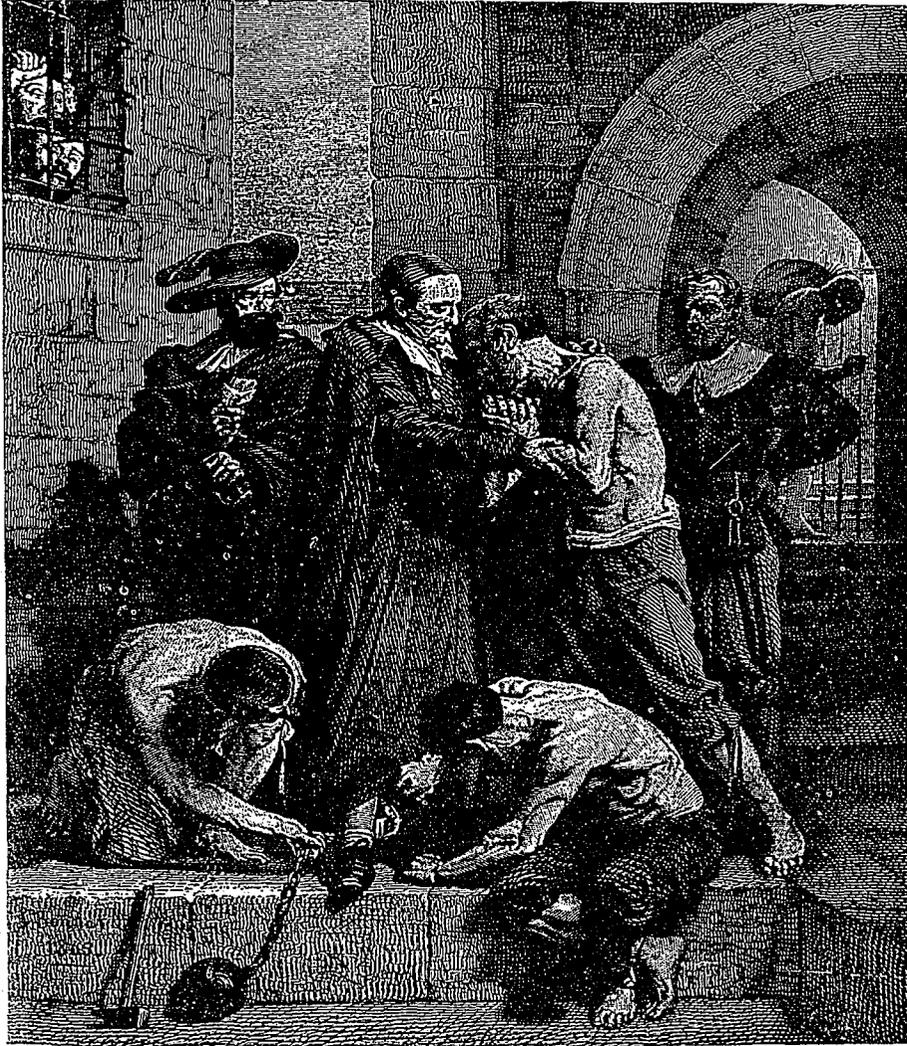
IL A DIT LA VÉRITÉ.



Pensionnaire—Vous m'avez écrit que vous n'étiez jamais troublé par les moustiques ; et ils m'ont presque tué depuis cinq minutes que je suis arrivé.

Fermier—Je n'ai pas dit que vous n'en seriez pas troublé ; j'ai dit que je n'en étais pas troublé ; c'est la vérité j'y suis habitué.

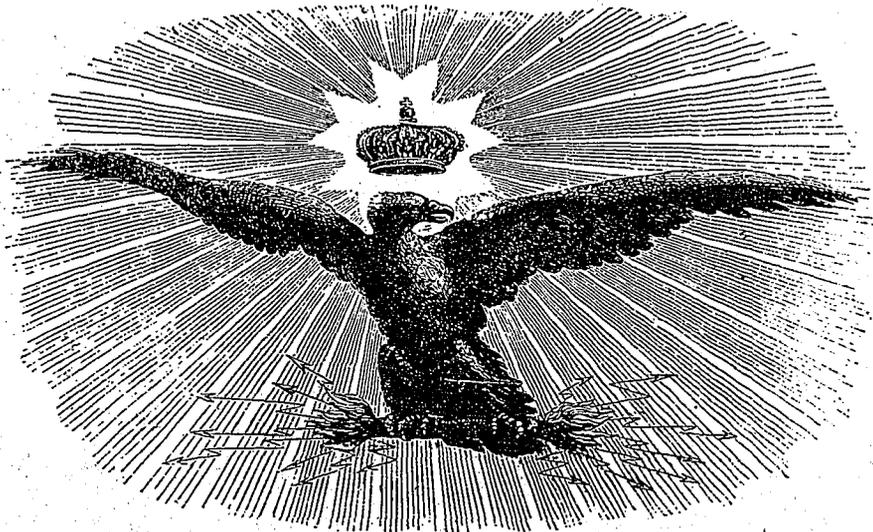
BEAUX-ARTS



Saint-Vincent de Paul prenant la place d'un esclave à Alger.
Tableau de Bonnat.



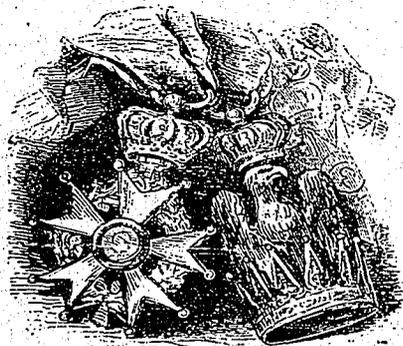
A l'Eglise—*Tableau de L. Puiggi.*



HISTOIRE POPULAIRE
DE
NAPOLÉON I^{er}

*Racontée par un Vieux Soldat.**

1804—L'EMPIRE.



Légion d'honneur. La Couronne de Fer.

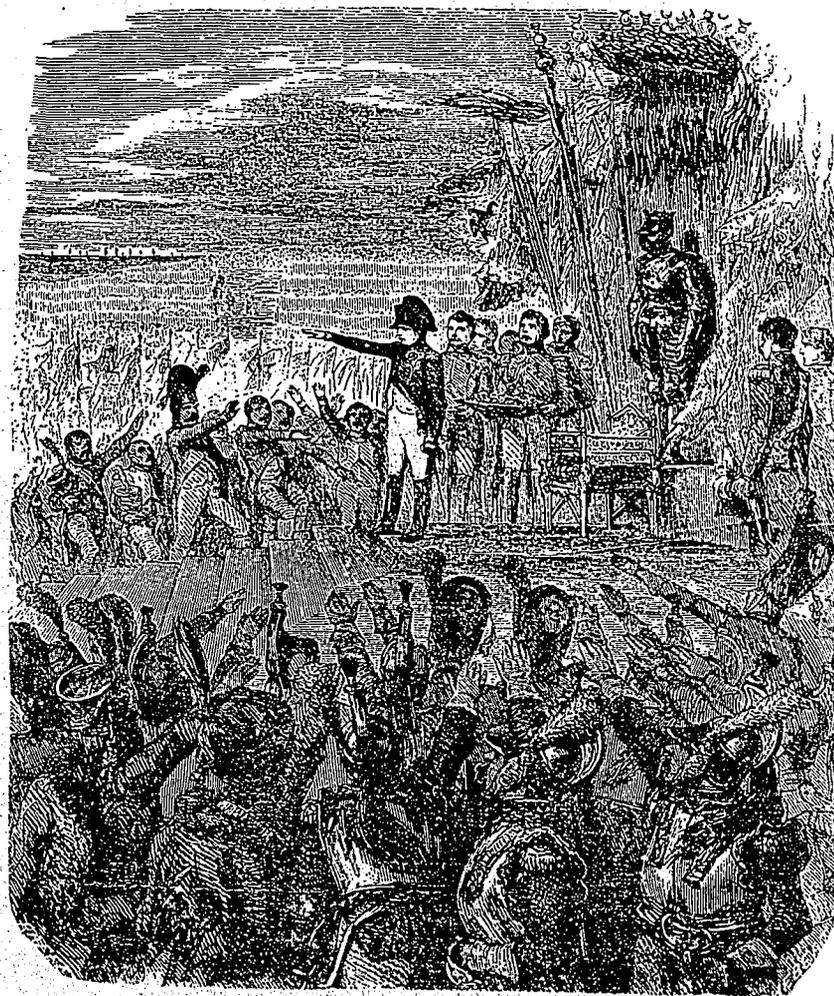
La motion d'élever à l'empire Napoléon Bonaparte et de fixer l'hérédité dans sa famille partit de la dernière enceinte où se réfugiait encore l'ombre de la liberté française. Présentée par le citoyen Curée, membre du Tribunal, cette po-

sition passait à l'unanimité, sans l'opposition du citoyen Carnot. Le 2 mai, le Corps Législatif s'unit par ses votes au vœu du Tribunal; le 18, le Sénat décréta le sénatus-consulte qui déférait le titre d'empereur au Premier consul, en établissant dans sa famille l'hérédité au trône impérial. Le Sénat se rendit à Saint-Cloud, ayant à sa tête le second consul Cambacérès, son président, chargé de présenter à l'Empereur ce sénatus-consulte.

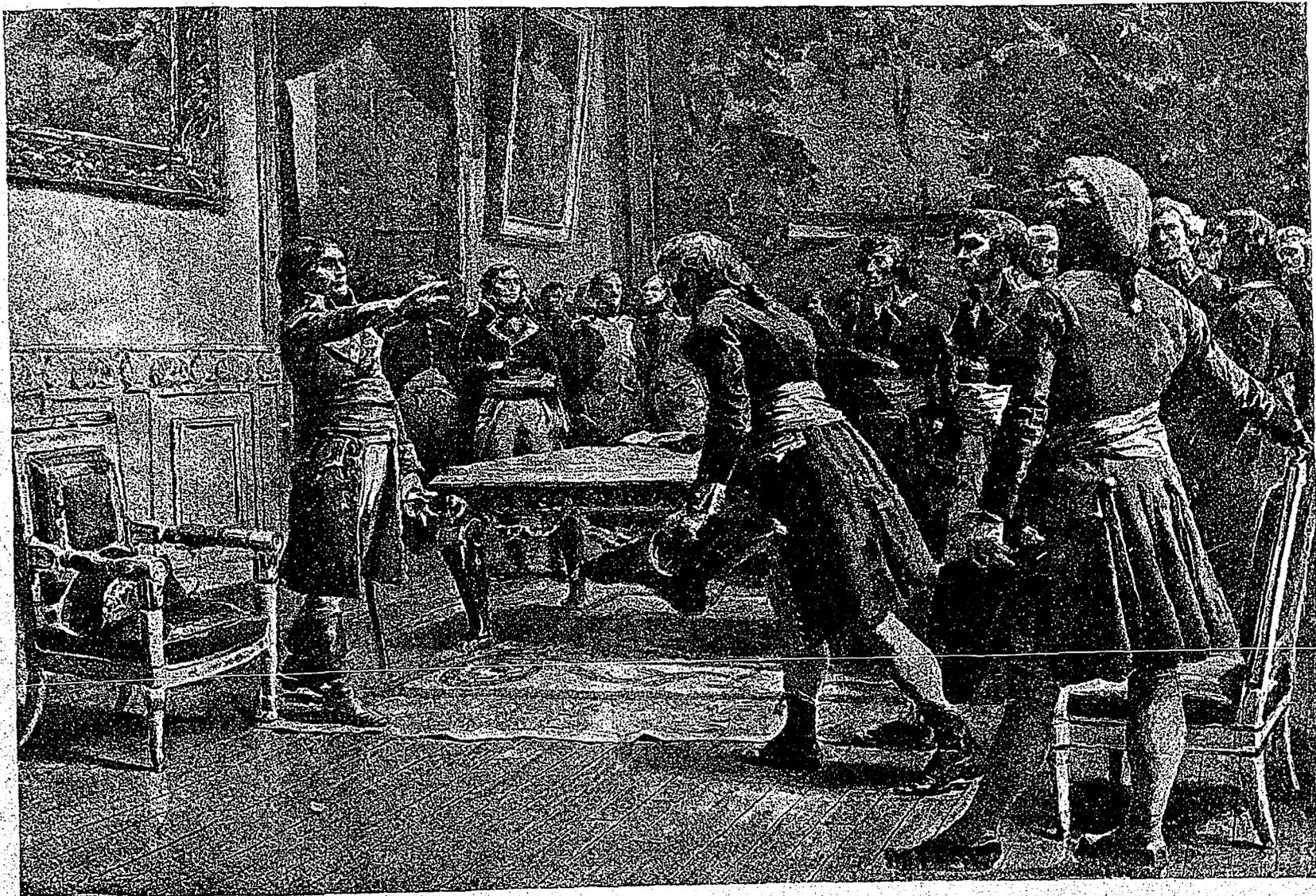
Napoléon répondit au discours de l'orateur: " Tout ce qui peut contribuer au bien de sa patrie est essentiellement lié à mon bonheur; j'accepte le titre que vous croyez utile à la gloire de la nation. Je sou mets à la sanction du peuple la loi de l'hérédité; j'espère que la France ne se repentira jamais des honneurs

" dont elle environnera ma famille. Dans tous les cas, mon esprit ne serait plus avec ma prospérité le jour où elle cesserait de mériter l'estime et la confiance de la grande nation."

La proclamation du sénatus-consulte annonça à la France une quatrième dynastie, la formation, des collèges électoraux la création d'une haute cour impériale et l'institution des grandes dignités de l'empire.



La distribution des croix de la Légion d'Honneur à l'armée au camp de Boulogne.



Une députation du Sénat offrant la Couronne Impériale à Napoléon.

Napoléon nomma grand électeur le prince Joseph ; connétable, le prince Louis ; archichancelier, M. Cambacérés, et architresorier M. Lebrun.

Le même jour Napoléon paya un double tribut à l'armée en conférant le grade de maréchal de l'empire à dix-huit généraux qui devaient leur illustration à des victoires : c'étaient Alexandre Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières, Kellerman, Lefebvre, Pérignon et Sérurier.

L'Empereur signala par un acte de clémence le commencement de son règne. Vingt des coaccusés de Georges Cadoudal avaient été condamnés à mort, le 10 juin, par le tribunal criminel de la Seine ; et d'autres, notamment le général Moreau, à deux années de détention. Au nombre des premiers, on comptait : Armand de Polignac, le marquis de Rivière, Bouvet de Losier, le général Lajolais, Russion, Rochelle, Gaillard et Charles d'Hozier. L'impératrice Joséphine joignit ses larmes à celles de madame de Polignac. "*Je puis pardonner à votre mari,*" dit Napoléon, *car c'est à ma vie qu'on en voulait.*" La grâce d'Armand de Polignac fut prononcée. Madame Murat se chargea de celle de M. de Rivière, et l'obtint. Le général Rapp, aide de camp de Napoléon, alla à Saint-Cloud solliciter celle de Russion ; il réussit comme madame Murat. L'Empereur remit encore leur peine à cinq autres : ainsi huit des conjurés échappèrent à l'échafaud. Georges n'ayant pas voulu demander sa grâce, périt avec douze de ses complices. Napoléon commua la détention prononcée contre Moreau en un exil aux Etats-Unis. La France applaudit à ces éclatants témoignages d'une véritable générosité. Elle jugea que celui-là était digne de la gouverner, qui exerçait d'abord en faveur de ses ennemis, la plus belle prérogative du pouvoir.

Le 8 juillet, Napoléon partit de Saint-Cloud pour aller visiter ces camps redoutables qui menaçaient l'Angleterre. Il veut montrer à l'armée son nouvel empereur : aussi va-t-il, en l'appelant tout entière au serment et à la récompense des braves, éterniser le souvenir de ce voyage. Après cette ra-

pide inspection il était de retour à son quartier général du Pont-de-Brique à Boulogne, où l'armée arrivait de tous les côtés ; l'étoile de la Légion la guide vers la Tour d'Ordre, qui reprend son nom de Tour de César. En creusant la terre pour établir la baraque de l'Empereur, on découvrit les traces d'un camp romain, et des médailles de Guillaume le Conquérant. Une sorte de merveilleux s'attachait partout où paraissait Napoléon. L'imposante cérémonie qui se prépare est fixée au 15 août, jour de sa fête.



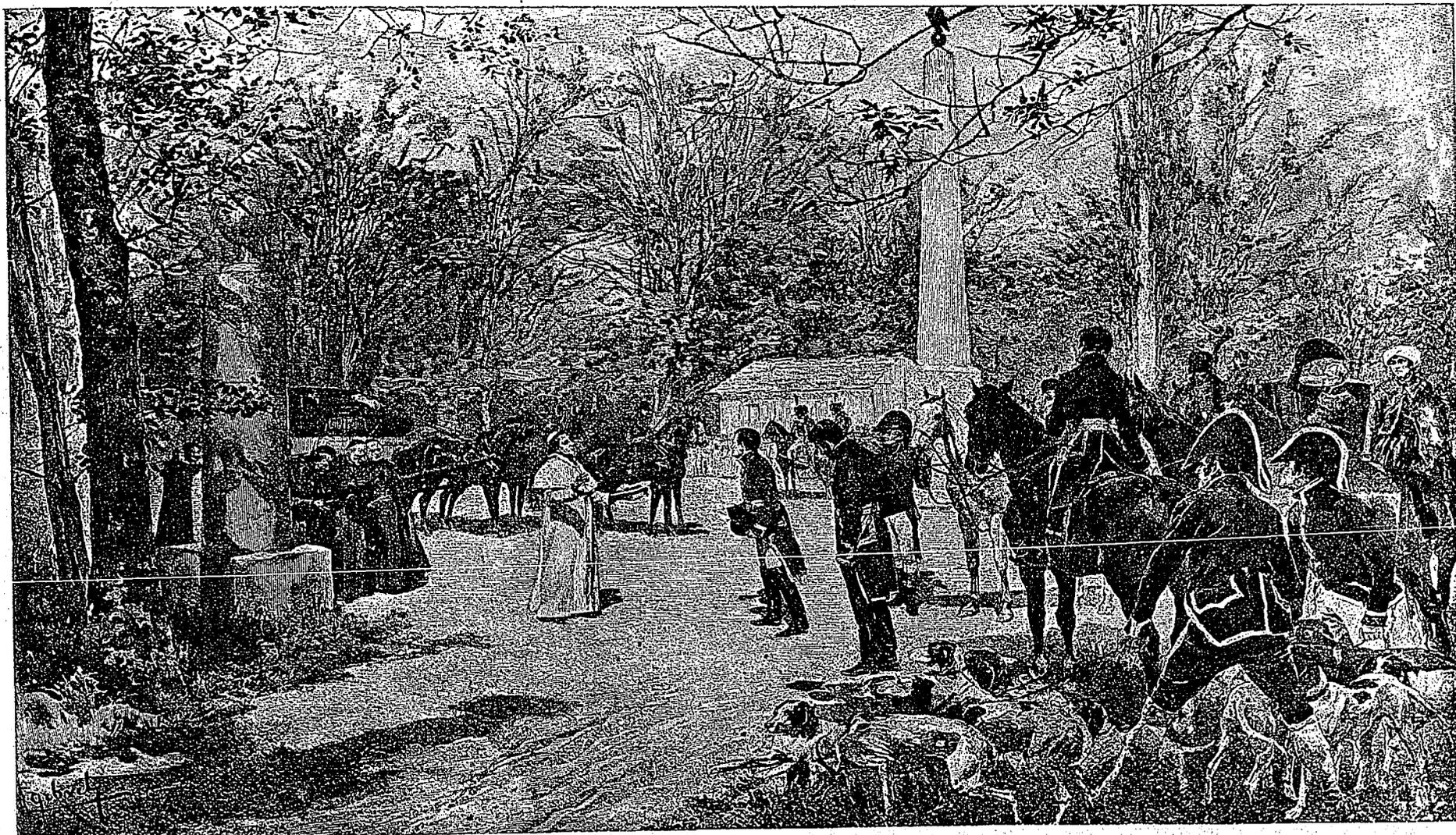
Napoléon et Madame de Polignac.

Cent mille hommes sous les ordres du maréchal Soult étaient réunis dans les camps de Boulogne et de Montreuil, pour assister à la solennité. A la droite du port, la nature a tracé un vaste amphithéâtre faisant face à la mer. Au milieu s'élevait un tertre dans le goût antique, tel que chez les Romains on en dressait aux Césars quand ils voulaient haranguer l'armée. Ce tertre était entouré d'étendards et de drapeaux surmontés d'aigles d'or. Au centre le trône de l'Empereur était adossé à un trophée d'armes composé de tous les drapeaux conquis dans les batailles de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, des Pyramides, d'Aboukir et de Marengo. Une

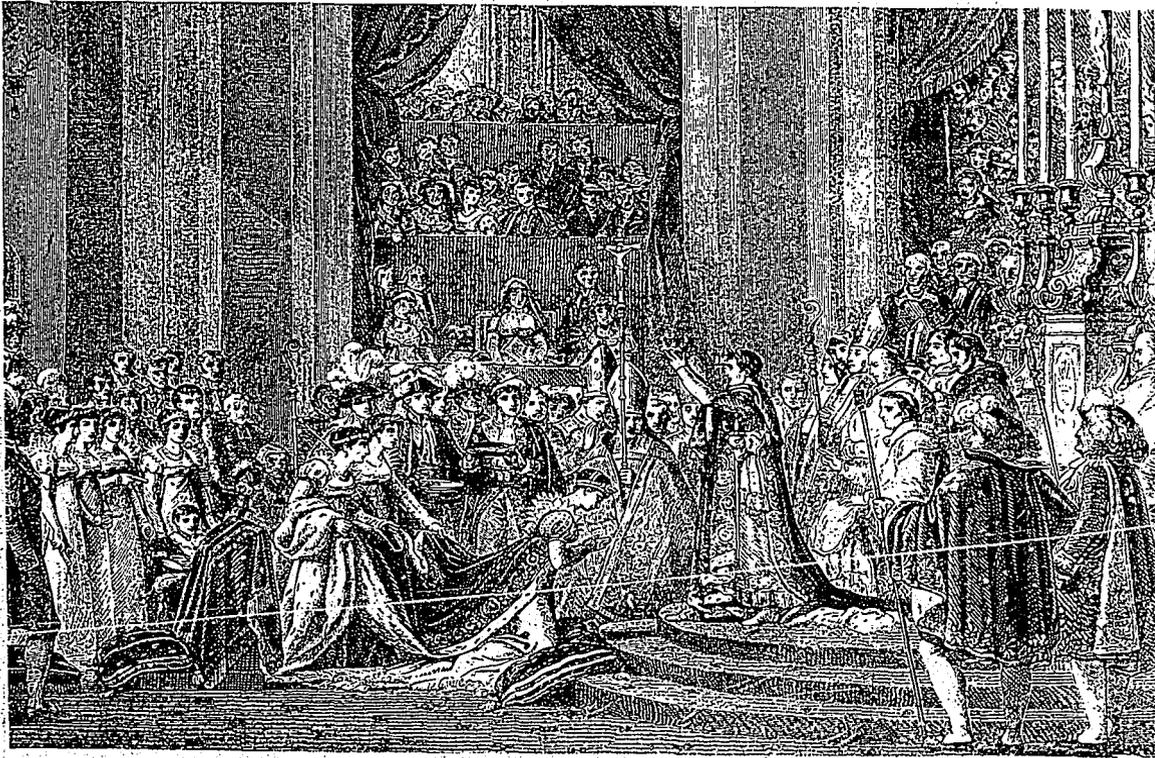
immense couronne de lauriers, sur laquelle s'agitaient les queues pourprées des guidons des beys d'Egypte, surmontait ce brillant trophée. Lorsque Napoléon parut, deux mille tambours battirent aux champs ; à leur roulement succéda bientôt un profond silence. Entouré de ses frères et de ses grands officiers, Napoléon prononce le serment de l'Ordre, qui est répété avec enthousiasme. Après le serment, les décorations, placées dans le casque de Du Guesclin, sont distribuées aux légionnaires. En ce moment, par une heureuse coïncidence, le capitaine de vaisseau Dangier pénétrait dans le port de Boulogne avec une division du Havre, forte de quarante-sept voiles, au bruit des acclamations de la terre. De nombreuses distributions aux troupes, des danses, des chants guerriers, prolongèrent dans la nuit la fête militaire. Un beau feu d'artifice attira tout à coup les regards de la croisière ennemie sur le plateau du camp de gauche, où quinze mille hommes en bataille exécutèrent un feu de file avec des cartouches à étoiles. Le même jour, on célébrait la fête de l'Empereur à Cherbourg par l'inauguration de la batterie *Napoléon*, et à Anvers par celle de l'*Arsenal maritime*. Ce vaste port de construction comptait à peine une année d'établissement, et cependant trois vaisseaux de ligne et une frégate allaient sortir de ses chantiers.

Avant de quitter Boulogne pour se rendre dans les départements du Rhin, l'Empereur reçut de son armée un noble témoignage d'admiration et de respect : elle lui vota une statue colossale en bronze, qui devait être placée au milieu du camp. Tous les régiments de l'armée offrirent une partie de leur solde pour l'érection de ce monument. Mais le bronze manquait : le maréchal Soult, qui présidait à cet important hommage à l'héros de la France, lui dit : "*Sire, prêtez-moi du bronze ; je vous le rendrai à la première bataille.*" Quelques mois plus tard, le maréchal acquitta fidèlement sa dette dans un village de la Moravie.

Le 1er décembre, le Sénat lui présenta le vœu du peuple en faveur de l'hérédité à l'empire dans sa famille. Soixante mille registres avaient été ouverts dans les cent huit départements ; sur trois



Napoléon allant à la rencontre du Pape Pie VII dans la forêt de Fontainebleau.



Cérémonie du Sacre à Notre-Dame.—L'empereur couronnant l'impératrice Joséphine.

millions cinq cent soixante-quatorze mille huit cent quatre-vingt-dix-huit votants, deux mille cinq cent soixante-neuf votes étaient négatifs. Cette minorité purement républicaine, et qui s'affaiblit encore peu de temps après, prouva suffisamment que la nation, ayant tout à fait changé ses mœurs, adhérait avec sincérité au gouvernement de l'homme qui avait trouvé en lui seul assez de forces pour opérer une pareille révolution. On remarqua dans cette circonstance la fin de la réponse de l'Empereur : *« Nos descendants conserveront longtemps ce trône. Ils ne perdront jamais de vue que le mépris des lois et l'ébranlement de l'ordre social ne sont que*

le résultat de la faiblesse et de l'incertitude du prince. »

Le lendemain, par le froid le plus rigoureux, la double cérémonie du sacre et du couronnement eut lieu à Notre-Dame. L'Empereur avait fait à la cathédrale, dépouillée par la révolution, présent de tous les objets nécessaires au service divin, de vases sacrés en métaux précieux et enrichis de diamants et de magnifiques ornements sacerdotaux. Le pape sacra Napoléon et Joséphine en présence des princes de la maison impériale, de tous les ordres de l'État, du corps diplomatique et d'une députation de la république italienne. Mais à

peine le pontife eut-il béni les deux couronnes, que Napoléon en saisit une, la plaça sur sa tête, et prenant l'autre, couronna lui-même l'Impératrice, qui était restée à genoux au pied de l'autel. Pendant trois jours ce ne fut dans toute la France que fêtes et réjouissances publiques ; à Paris, elles dépassèrent tout ce que l'imagination peut inventer de plus splendide.

Le second jour des fêtes du couronnement, une brillante solennité militaire, la distribution des aigles, rassembla toutes les troupes au champ de Mars : *« Soldats, leur dit Napoléon, voici vos drapeaux ! ces aigles vous serviront de point de ralliement : elles seront partout où votre Empereur les jugera nécessaires, pour la défense de son trône et de son peuple ! »* Les députations de chaque régiment s'avancèrent ensuite, et reçurent, au milieu des plus vives acclamations, ces drapeaux glorieux que l'armée ne devait rapporter dans la patrie que noircis par la poudre et déchirés par la mitraille, après les avoir fait flotter dans toutes les capitales de l'Europe.

Le même jour, 3 décembre, M. Pitt, tout récemment appelé au ministère, comme le seul adversaire qu'on put opposer au plus redoutable des ennemis de la Grande-Bretagne, signait le traité de Stockholm, et payait un subside à la Suède pour qu'elle agit hostilement contre nous. Peu de jours après, l'Angleterre essayait, à l'aide d'une machine infernale, de faire sauter le fort Rouge de Calais ; elle ne fut pas plus heureuse qu'un mois auparavant, quand, avec cinquante-deux voiles et douze brûlots, elle avait voulu incendier le port et la flottille de Boulogne. Non contentes de ces violences, les flottes anglaises brûlaient les navires du commerce dans les ports de la Péninsule, et détruisaient les convois, pendant que l'ambassadeur espagnol, le chevalier d'Anduagna, résidait encore auprès de la cour de Londres. Une pareille violation du droit des gens, exercée envers une nation en paix avec la Grande-Bretagne, révolta justement le gouvernement espagnol, qui, le 12 décembre, lui déclara la guerre par un manifeste de la plus grande énergie.



L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.
Portrait de François Gérard au Musée de Versailles.



L'EMPEREUR NAPOLÉON IER.
Portrait de Robert Lefèvre au Musée de Versailles.

L'année se termina par l'ouverture du Corps législatif. On applaudit à ce passage du discours de l'Empereur : " *Je ne veux point accroître le territoire de l'empire, mais en maintenir l'intégrité.* " Dans l'exposé de la situation de l'empire, le ministre de l'intérieur déclara que la France n'accepterait pas d'autres conditions que celles du traité d'Amiens.

Le 14 janvier, pour éterniser la création du Code civil, la statue de Napoléon, son fondateur, fut inaugurée au Corps législatif. Une pompeuse solennité consacra ce grand hommage national ; elle eut lieu en présence de l'Impératrice, de la famille impériale, de toute la cour et des premiers pouvoirs de l'Etat. M. de Vaublanc, qui présidait, s'exprima en ces termes :

" Messieurs, vous avez signalé l'achèvement du Code civil des Français par un acte d'admiration et de reconnaissance. Vous avez décerné une statue au prince illustre dont la volonté ferme et constante a fait achever ce grand ouvrage, en même temps que sa vaste intelligence a répandu la plus vive lumière sur cette noble partie des institutions humaines. Premier consul à ors, empereur des Français aujourd'hui, il paraît dans le temple des lois, la tête ornée de cette couronne triomphale dont la Victoire l'a ceint si souvent, en lui présageant le bandeau des rois, etc..." Un banquet et un bal, offerts à l'Impératrice, suivirent cette séance. L'Empereur y parut le soir ; les arts, dans cette belle fête qui célébrait si justement le premier bienfait de toute civilisation, étalèrent à l'envi tout ce qu'ils peuvent produire de plus brillant, de plus ingénieux.

Au milieu des immenses préparatifs que Napoléon multipliait pour triompher de l'Angleterre ou la contraindre à la paix, une nouvelle couronne, la couronne de fer des rois d'Italie, vint se placer sur son front. En même temps, dans le but de rassurer l'Europe et surtout la maison d'Autriche, il s'engageait à donner ce trône à son fils adoptif, et à le séparer à jamais de celui de France, aussitôt que Malte aurait été rendu par l'Angleterre, et la république des Sept-Iles évacuée par la Russie. La députation solennelle qui apporta à Napoléon le vœu

du peuple italien fut présentée au Sénat. Napoléon s'y rendit le 28 mars. " Le génie du mal, dit-il alors, cherchera en vain des prétextes pour mettre en guerre le continent. Ce qui a été réuni à notre empire par les lois constitutionnelles de l'Etat y restera réuni. Aucune nouvelle puissance n'y sera incorporée..." Le 2 avril, l'empereur et l'Impératrice se mirent en route pour Milan. En passant à Troyes, où il laissa un moment l'Impératrice et sa cour, Napoléon, accompagné de son grand écuyer et de deux officiers, se rendit à Brienne, où l'attiraient les souvenirs de son enfance.



Napoléon posant la première pierre du monument élevé aux héros de Marengo.

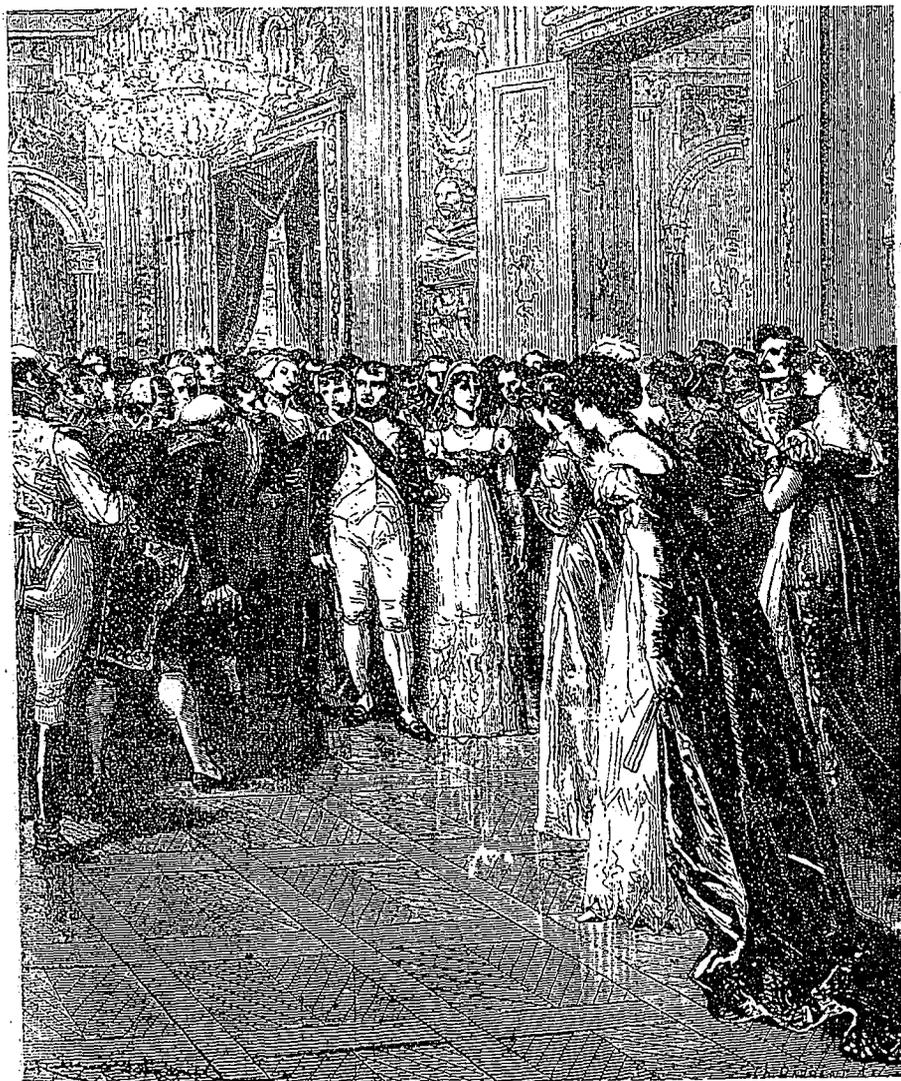
Il ne revit pas sans une vive émotion le berceau de son éducation : il y retrouva toutes la mémoire de ses premières années, reconnut jusqu'aux serviteurs de l'école militaire, dont les ruines l'attristèrent visiblement. Napoléon oublia à Brienne, pendant quelques heures, et l'empire de France et le royaume d'Italie.

L'Empereur continua sa route par Chambéry et Turin ; il s'arrêta quelques jours au château royal de Stupinitz, où il attendit le pape. Il se rendit ensuite à Alexandrie, où il affecta une somme de vingt millions pour faire de cette ville la première place d'armes de l'Europe. Cette immense fonda-

tion militaire devait être aussi un grand monument politique de l'alliance de la France et de la péninsule italique. Il reparut avec l'uniforme républicain de Marengo, sur ce même champ de bataille qui le vit conquérir l'Italie pour la seconde fois. Là, au milieu de trente mille hommes, dont il récompensa les plus braves par la décoration de la Légion d'honneur, il posa solennellement la pierre du monument que sa reconnaissance élevait aux héros moissonnés à Marengo. Enfin, le 8 mai, il fit son entrée à Milan ; le 26, eut lieu le second couronnement : il fut sacré par le cardinal Caprara, et cette cérémonie effaça celle de Paris par sa splendeur. Au bout de dix siècles, la couronne de fer des Lombards, placée sur la tête d'un empereur des Français, apprenait au monde que Charlemagne avait un successeur. Ainsi qu'à Paris, Napoléon prit la couronne sur l'autel, et la plaçant sur sa tête : " *Dieu me la donne,* dit-il à haute voix, *gare à qui la touche !* " L'ordre de la Couronne de Fer fut créé avec ces mots pour devise. Napoléon nomma le prince Eugène vice-roi d'Italie. Il ne pouvait donner à ses nouveaux sujets un gage plus certain de son affection qu'en choisissant, pour le représenter comme souverain, le fils de son adoption et l'élève de sa gloire militaire.

Pendant que Napoléon était couronné à Milan, l'Angleterre pressée par le sentiment profond du danger que lui faisait courir l'imminence de la descente des Français, signait à Pétersbourg un traité dans lequel la Russie s'engageait à lever, moyennant un subside de cinquante millions, une armée de cent quatre-vingt mille hommes pour reprendre le Hanovre, affranchir la Hollande et la Suisse rétablir sur son trône le roi de Sardaigne, obtenir, l'évacuation du royaume de Naples par l'armée française, et enfin donner en Italie une frontière à l'Autriche : en un mot, l'Angleterre, qui avait rompu le traité d'Amiens, armait l'Europe contre celui de Lunéville.

(à continuer.)



Premier bal donné aux Tuileries par Napoléon Ier le 14 Janvier 1805.



S. S. LE PAPE PIE VII venu à Paris pour sacrer Napoléon empereur.

APRES ELLE



—Il m'a demandée hier.
—As-tu jamais vu quelqu'un poser la question aussi bêtement.

Petits dialogues de la rue :

—Vous pourriez faire mieux que de mendier !
Un solide gars comme vous !

—Vous en avez de bonnes ! Vous voudriez me voir lâcher le certain pour l'incertain.

Une punition bizarre.

A Mulhouse, sur la façade latérale de l'hôtel de ville, vis-à-vis de la rue Guillaume-Tel, est suspendu le klappenstein (pierre des bavards), avec une inscription en allemand, dont voici la traduction :

On m'appelle la pierre des bavards,
Bien connu des mauvaises langues :
Qui est d'humeur querelleuse et médisante,
Sera contraint de me porter dans la ville.

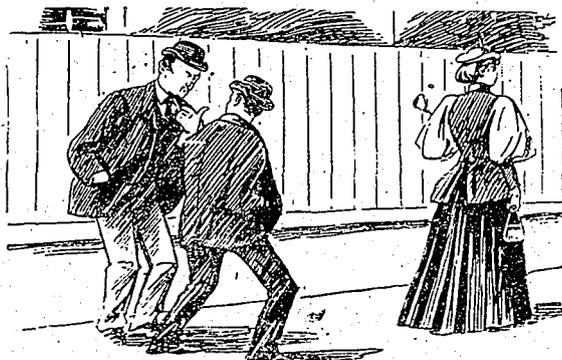
C'était une pénalité contre les excès de la langue, qu'on appliquait plus spécialement au beau sexe.

Elle servit pour la dernière fois en 1871.

IGNORANCE SPORTIVE



Man an—Louis demande encore deux piastres pour s'acheter une raquette.
Une raquette!... vraiment il va trop loin...
l'apa—Bah! envoi-lez lui, il faut que jeunesse se passe (a part) de mon temps, il fallait quatre piastres pour être complet.



Rien à faire mon vieux, les rayons X m'ont montré qu'elle n'avait dans son sac que seize cents, des épingles à cheveux et un pompon à poudre. C'est pas la peine de ce faire pincer.

CHACUN SON TOUR



—Tu sais le colonel viendra demain voir si quelques unes de ses poules ne se sont pas égarées chez toi.
—Il sait pourtant bien que le chemin de sa ferme chez moi, traverse ton pré.

La maman à la petite Lucie.

—Ta poupée a l'air bien fatigué ;
Qu'est-ce qu'elle a donc ?
—Albert lui a crevé un œil et elle a perdu beaucoup de son. Depuis, ce n'est plus la même femme !

Mme Muzador monte dans un omnibus où il ne reste plus qu'une place de plateforme. Personne ne se dérangeant, elle avise un jeune gommeux bêtement assis à l'intérieur, et avec son plus gracieux sourire :

—Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous offrir ma place ?

LA FEMME EN BLANC

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES *

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Ce récit est commencé par Walter Hartright
de Clement's Inn, professeur de dessin.*(Suite.)*

—Je ne sais, monsieur Fairlie... Je n'ai, moi-même, rien entendu.

—Faites-moi le plaisir, — vous avez déjà été si bon pour mes pauvres nerfs, — faites-moi le plaisir de soulever un coin du store!... et ne laissez pas venir le soleil jusqu'à moi, monsieur Hartright!... Avez-vous levé le store?... Oui?... Voulez-vous être assez bon pour jeter un coup d'œil sur le jardin, et vous assurer du fait?

Je me conformai à cette requête nouvelle. Le jardin était, de tous côtés, strictement entouré de murs. Pas une créature humaine, grande ou petite, ne se montrait sur un point quelconque de cette réserve sacrée. Je rendis compte à M. Fairlie du résultat favorable qu'avait eu mon examen.

—Mille fois merci ! Une imagination, je suppose... Dieu soit loué, nous n'avons point d'enfants dans la maison ; mais nos gens (ils n'ont pas de nerfs), ne sont que trop portés à laisser entrer les enfants du village!... et quelle marmaille!... Dois-je vous l'avouer, monsieur Hartright ? Je réclame une réforme dans la construction de ces petits êtres. La nature ne semble avoir en vue, en les fabriquant, que de multiplier des machines à bruit continu. La manière dont les conçoit notre divin

Raphaël ne vous semble-t-elle pas, comme à moi, infiniment préférable ?...

Et il me montrait son tableau de la "Madone" en haut duquel foisonnaient quelques-uns de ces beaux chérubins de convention, dont l'art italien pose vo-

lontiers, parmi des ballons de nuages roux, et auxquels il donne si complaisamment des cravates de vapeur dorée.

—Voilà ce que j'appelle une famille modèle, reprit M. Fairlie, qui les guignait avec complaisance. De si jolies

faces rondes, de si jolies ailes soyeuses .. et rien de plus. Pas de petits mollets crottés qui les portent çà et là ; pas de petits poumons bruyants d'où sortent des cris aigus... Quelle incomparable supériorité, en regard de ce que nous



Le clair de lune rendait cette blancheur plus frappante.

offre le système actuel ! Si vous me le permettez, je refermerai les yeux maintenant... Vous pourrez donc vous tirer d'affaire avec ces dessins?... Enchanté, ravi... Avons-nous encore quelque chose à régler ? S'il en est ainsi, j'avoue que je ne m'en souviens plus... Faut-il derechef sonner Louis ?

Tout autant que M. Fairlie, le laissait voir, j'éprouvais de mon côté, le désir de mettre un terme à notre premier entretien. Aussi sans recourir à l'assistance du domestique, me permis je, sous ma responsabilité propre, de fournir à mon nouveau patron la suggestion qu'il me semblait réclamer.

—Le seul point, monsieur Fairlie, qui nous reste à traiter serait, je crois, relatif aux leçons que vos jeunes dames attendent de moi.

—Ah ! c'est juste, dit M. Fairlie, je voudrais me sentir la force d'aborder ce sujet..., mais je n'y pourrais suffire en ce moment... Les dames qui vont profiter de vos bons conseils, monsieur Hartright, régleront, arrangeront, décideront tout à leur guise. Ma nièce adore l'art charmant que vous pratiquez si bien. Elle en sait assez pour avoir pleine conscience de ce qui lui manque... Aidez-la donc, et de votre mieux !... Entendu ceci... Avons-nous encore autre chose ?... Non ? Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ?... Il serait mal à moi de vous retenir loin de vos délicieux travaux, n'est-il pas vrai ? Qu'il est bon d'avoir tout arrangé !... Quel soulagement, quand une affaire arrive à terme !... Voudriez-vous sonner Louis, pour qu'il porte ce carton dans votre chambre ?

—Je l'y porterai bien, moi-même, monsieur Fairlie, si vous le permettez.

—En vérité !... Aurez-vous la force ?... Q'on est heureux d'être si fort ! Mais vous êtes, au moins, sûr, de ne pas le laisser tomber ? Bien charmé, monsieur Hartright, de vous avoir à Limmeridge. Je suis si peu valide, que j'ose à peine

espérer le plaisir fréquent de causer avec vous... Serez-vous assez bon pour prendre grand soin de refermer doucement les portes et de ne pas laisser tomber ce carton ? Merci encore ! Prenez garde aux portières, je vous prie !... le plus léger bruissement de cette soie me fait l'effet d'un coup de couteau... Oui, c'est cela !... "Bieen" le "boon" jour !...

Lorsque les portières vert-de-mer furent retombées, lorsque les deux portes de flanelle eurent été refermées derrière moi, je fis halte un moment dans la petite antichambre ronde, et là, je poussai un long et délicieux soupir, le soupir d'un prisonnier qu'on délivre. Me trouver enfin hors de la chambre de M. Fairlie, c'était revenir à la surface de l'eau, après plusieurs minutes de submersion.

Dès que je fus confortablement établi, pour le reste de la matinée, dans mon joli petit atelier, la première résolution à laquelle je m'arrêtai fut de ne jamais plus diriger mes pas du côté des appartements habités par le maître de la maison, si ce n'est dans le cas, fort improbable, où il m'inviterait expressément à lui rendre une seconde visite. Ce point réglé avec moi-même, à ma satisfaction profonde, je recouvrai la sérénité d'homme que la hautaine familiarité, l'impudente politesse de mon patron m'avaient un moment enlevée. Les heures suivantes s'écoulèrent agréablement à examiner les dessins, à les assortir, à régulariser leurs tranches fatiguées, bref, à tous les menus travaux indispensables pour les mettre en état d'être montés de nouveau. Peut-être aurais-je dû faire plus ; mais, à mesure qu'approchait l'heure du "lunch", je me sentais inquiet, agité et hors d'état de fixer mon attention.

À deux heures, je redescendis, légèrement anxieux, dans la salle à manger. Il était assez intéressant, et à plus d'un titre, de savoir ce qui m'y attendait. J'allais, en premier lieu, être présenté à miss Fairlie ; puis, si les recherches de miss Hal-

combe dans les lettres de sa mère avaient produit le résultat qu'elle en espérait, j'allais voir s'éclaircir le mystère de la Femme en blanc.

VII.

Au moment où j'entrais, miss Halcombe et une dame âgée étaient assises à la table du "lunch". Cette dame, qu'on me nomma en me présentant à elle, se trouva être l'ancienne institutrice de miss Fairlie. — Mistress Vesey, — la même que ma vive compagne du déjeuner m'avait sommairement décrite comme "très-bonne, possédant toutes les vertus cardinales, et ne comptant exactement pour rien". Je ne puis que confirmer ici, par mon humble témoignage, l'exactitude de cette esquisse si lestement tracée par Miss Halcombe. Mistress Vesey semblait personnifier à la fois le calme de la créature humaine et la complaisance particulière au sexe féminin. Sur sa figure potelée et placide, rayonnait, en sourires somnolents, la paisible jouissance d'une existence paisible. Certains d'entre nous traversent la vie au galop ; certains d'entre nous y cheminent à petits pas : mistress Vesey y voyageait constamment assise. Dans la maison, qu'il fût de bonne heure ou qu'il fût tard, elle était assise : assise dans le jardin, assise dans les couloirs, sur des bancs imprévus placés à l'intérieur des fenêtres ; assise (sur un tabouret pliant) quand ses jeunes amies l'entraînaient à la promenade ; assise avant de regarder quoi que ce soit, avant de parler de quoi que ce soit, avant de répondre par Oui ou par Non, à la question la plus triviale — toujours avec le même sourire serein sur les lèvres, la même pose de tête, vaguement attentivo, le même agencement des bras et des mains, combiné pour sa plus grande commodité, quelle que fût d'ailleurs l'évolution domestique à laquelle on la conviait. Une bonne vieille, douce, complaisante, tranquille,

inoffensive au delà de toute expression dont on ne pouvait se figurer qu'elle eût vécu, tant seulement une heure, depuis le jour de sa naissance. La nature a si fort à faire en ce monde, elle a sur le métier une si grande variété de productions coexistantes, qu'il ne faut pas s'étonner si, ça et là, elle s'embrouille dans ce grand nombre d'opérations simultanées. À ce point de vue, je resterai toujours convaincu en mon particulier que la Nature, lorsque naquit mistress Vesey s'appliquait à créer des choux, et que la bonne dame eût à supporter les conséquences de la préoccupation végétale dans laquelle s'absorbaient en ce moment les pensées de la Mère universelle.

—Et maintenant, mistress Vesey, dit miss Halcombe, qui, par contraste avec l'immobile vieille dame assise près d'elle, semblait redoubler d'éclat, de vivacité, de prestesse, que vous servira-t-elle ?... une côtelette ?

Mistress Vesey croisa sur le bord de la table ses petites mains à fossettes, sourit tranquillement, et dit :

—Oui chère.

—Qu'y a-t-il donc en face de M. Hartright ?... un poulet bouilli, n'est-ce pas ?... Vous l'aimeriez peut-être mieux que la côtelette, mistress Vesey ?...

Mistress Vesey retira du bord de la table ses mains à fossettes, qui allèrent d'elles-mêmes s'installer dans son giron ; elle détourna la tête d'un air contemplatif vers le poulet bouilli, et alors comme devant :

Oui, chère, répondit-elle.

—À la bonne heure ; mais que choisirez-vous définitivement ?... M. Hartright vous servira-t-il du poulet ? ou vous donnerai-je, moi, une côtelette ?...

Mistress Vesey replaça une de ses mains à fossettes sur le bord de la table ; elle hésita comme endormie, et dit ensuite :

—Ce que vous voudrez, chère.

—Miséricorde !... mais c'est à votre

goût, ma bonne dame, ce n'est pas au mien que je m'adresse. Si vous preniez tour à tour de ces deux plats?... et si vous commenciez par le poulet?... car M. Hartright semble brûler du désir de découper pour vous..

Mistress Vesey ramena au bord de la table son autre main à fossettes, sa physionomie, un moment, parut sur le point de s'animer, l'instant d'après, elle s'amortit; alors, s'inclinant d'un air docile :

— Si vous voulez bien, monsieur, repit-elle.

N'est-ce pas là une brave dame, bien douce, bien complaisante, tranquille et inoffensive au delà de toute expression? Mais peut-être en voilà-t-il assez, pour le moment, sur le compte de mistress Vesey.

Miss Fairlie, pourtant ne se montrait guère. Notre "luncheon" s'acheva sans qu'elle eût paru.

Miss Halcombe, dont l'œil alerte ne laissait rien échapper, prit note des regards que, de temps en temps, je jetais du côté de la porte.

— Je vous comprends, monsieur Hartright, dit-elle; vous vous demandez ce que peut être devenue votre élève "numéro deux". Elle est descendue et son mal de tête est guéri; mais elle n'a pas assez, regagné d'appétit pour venir s'asseoir au "luncheon". Si vous voulez m'accepter pour guide, je crois pouvoir vous garantir que nous la retrouverons dans quelque coin du jardin...

Elle prit, à ces mots, une ombrelle posée auprès d'elle sur un fauteuil, et, passant par une porte fenêtre qui ouvrait du côté des pelouses, elle me montra le chemin. Il est presque inutile de dire que nous avons laissé mistress Vesey encore installée à table, ses mains à fossettes toujours croisées au bord de son assiette, et posée là, selon toute apparence pour le reste de l'après-midi.

Comme nous traversions les pelouses, miss Halcombe me jeta un regard d'in-

telligence, et, avec un léger mouvement de tête :

— Votre mystérieuse aventure, me dit-elle, demeure encore enveloppée dans ces ténèbres de minuit qui lui vont si bien. J'ai passée toute la matinée à fureter parmi les lettres de ma mère; et je n'ai encore rien découvert. Cependant monsieur Hartright, ne perdez pas sitôt toute espérance. Ceci est une affaire de curiosité; or, vous avez pour alliée une femme. Dans de telles circonstances, on doit, tôt ou tard, réussir. Ces lettres mêmes que je ne les ai pas toutes examinées. Il m'en reste encore trois paquets à ouvrir, et vous pouvez compter que je passerai la soirée entière à les dépouiller avec soin.

Ainsi, déjà, une de mes espérances du matin se trouvait déçue, et je commençai à me demander alors si ma présentation à miss Fairlie ne tromperait pas les pressentiments qui, depuis le déjeuner, me faisaient l'attendre avec une si vive impatience.

— Et comment vous êtes-vous tiré d'affaire avec M. Fairlie? me demanda miss Halcombe, au moment où nous quittions les pelouses pour entrer dans un jeune taillis. — Était-il ce matin, plus nerveux qu'à l'ordinaire?... Oh! monsieur Hartright, ne prenez pas tant de peine à méditer votre réponse! Votre hésitation me suffit. Je lis sur votre visage qu'il était, en effet, plus nerveux que d'habitude; et comme je ne me soucie pas de vous mettre dans le même état, je ne vous en demanderai pas davantage...

Les détours du sentier que nous suivions, tandis qu'elle parlait ainsi, nous amenèrent insensiblement devant un joli pavillon, bâti en bois, et affectant, en miniature, les formes d'un chalet suisse. L'unique chambre de ce pavillon, où nous arrivâmes en montant quelques marches, était occupée par une jeune dame. Elle se tenait debout près d'une table rustique, contemplant

au dehors les perspectives étendues que lui offrait une trouée habilement pratiquée parmi les arbres, et, d'un doigt distrait, tournant les feuilles d'un petit album posé à côté d'elle. — J'avais devant moi miss Fairlie.

Comment la décrire? comment séparer son image des sensations qu'elle produisait en moi et du souvenir de tout ce qui est arrivé dans ces derniers temps? comment la revoir telle qu'elle m'apparut d'abord, — telle que je la voudrais montrer à ceux qui vont la retrouver dans ces pages? Au moment où j'écrivis le portrait à l'aquarelle, où, un peu plus tard, je représentai Laura Fairlie dans le même lieu, dans la même attitude où je l'avais vue pour la première fois, ce portrait est là, sur mon bureau. Je le regarde, et sur le fond brun des boiseries du pavillon, une blonde jeune fille, vêtue d'une simple robe de mousseline aux larges raies bleues et blanches, se détache, rayonnante comme l'aurore. Une écharpe de la même étoffe enserre, dans ses plis brisés, ses épaules rondes; un petit chapeau de paille, simplement garni d'étroits rubans qui assortissent la robe, couvre sa tête, et sur le haut de son visage, projeté je ne sais quelle douce teinte ambrée. Sa chevelure est d'un brun si atténué, si pâle, ni tout à fait blonde comme le chanvre, ni tout à fait éclatante comme l'or qu'elle se perd presque, ça et là, fondue avec l'ombre du chapeau. Elle est simplement séparée et rejetée sur les oreilles, ses masses ondulentes comme la moire des flots frissonnants. Les sourcils sont un peu plus foncés que les cheveux; les yeux sont de ce bleu doux et limpide que la turquoise rappelle, que les poètes chantent si souvent, et qu'il est si rare de rencontrer dans la vie de chaque jour. Charmants de couleur, charmants de forme, — grands, tendres, calmes, pensifs, — ces yeux devaient leur plus grande beauté à la sincérité transparente de leur profond regard, et semblaient, à

chaque changement d'expression, emprunter quelques rayons aux clartés d'un monde plus pur et meilleur. Dans leur charme tout-puissant, comme dans un flot d'éblouissante lumière, s'effaçaient en même temps les beautés secondaires et les légères imperfections des autres traits. A peine s'apercevait-on que peut-être les contours inférieurs du visage, trop mignons, trop atténués, ne sont pas rigoureusement d'accord avec les lignes de la partie supérieure, que le nez échappant aux inconvénients de la forme aquiline (si parfaite qu'elle soit, elle donne au visage d'une femme quelque chose de dur et de cruel) s'est un peu trop infléchi dans l'autre sens, et a perdu quelque chose de sa rectitude classique; que les lèvres enfin, doucement expressives, sont sujettes, quand elles sourient, à une légère contraction nerveuse qui les relève tant soit peu d'un côté.

Chez une autre femme, ces défauts seraient faciles à noter. Ici, un lien subtil les rattache à la gracieuse individualité qu'ils caractérisent, et ils semblent indispensables au jeu vivant de tous ses traits, dont l'ensemble est soumis à l'impulsion de ces deux grands yeux mobiles et rayonnants.

Est ce bien dans mon pauvre portrait, travail patient et caressé de longues heures joyeuses, que je vois vraiment toutes ces choses? Ah! combien peu sont, en réalité, dans ce dessin sans éclat et sans poésie! combien au contraire, dans la pensée avec laquelle je le contemple! Une jeune fille frêle et blonde, dans un joli ajustement de couleur claire, teillant un album sur lequel ses yeux bleus se posent avec une sérénité loyale — voilà tout ce que le dessin peut dire, voilà peut-être aussi jusqu'ou peuvent pénétrer, dans leur langage cependant plus expressif, la pensée et la plume de l'écrivain. La femme qui, la première, donne à nos vagues concep-

tions de la beauté, la vie, la forme arrêlée, qui leur manquaient, comble dans notre nature intellectuelle une lacune que nous y avons ignorée jusqu'au moment où cette femme nous est apparue. Les sympathies qu'elle éveille en nous glissent à des profondeurs où la parole, la pensée même, arrive à peine ; elles dérivent de charmes plus subtils que ceux dont nos sens subissent l'empire et dont les sources bornées du langage humain peuvent donner l'idée. La mystérieuse beauté des femmes n'arrive à cette hauteur, où elle est inexprimable, que lorsqu'elle s'apparente, pour ainsi dire, avec le mystère plus profond encore caché au fond de nos âmes. Alors, et seulement alors, elle franchit les limites de cette légion étroite, où le crayon et la plume peuvent, ici-bas, jeter quelques rayons de lumière.

En pensant à elle, songez à la première femme qui a fait battre plus vite dans votre poitrine un cœur jusque-là insensible aux attraits de ses rivales. Que ses yeux bleus, bons et candides se lèvent sur les vôtres comme ils se levèrent sur les miens, avec cet irrésistible regard que nous nous rappelons si bien, vous et moi. Que sa voix soit pour vous la musique la plus aimée et caresse votre oreille comme elle caressait la mienne. Que son pas furtif, tandis que dans ces pages vous la verrez aller et venir, produise sur vous l'effet de cet autre pas aux mouvements cadencés, dont votre cœur jadis battait la mesure. Acceptez-la comme la création chimérique de votre fantaisie amoureuse ; c'est le meilleur moyen de faire prendre sur vous, par degrés, à votre gracieux fantôme, l'empire que cette femme vivante a sur moi.

Parmi les sensations que produisit en moi ce premier regard jeté sur elle, — sensations connues de tous, qui germent dans le plus grand nombre des cœurs, sont dans la plupart étouffées, et ne revivent avec leur éclat primitif que dans

un bien petit nombre, — il en fut une qui me jeta dans le trouble et l'inquiétude, une dont je ne pouvais m'expliquer l'effet discordant, en présence de cette charmante jeune fille.

Se mêlant à la vive impression que produisaient sur moi ce blond et charmant visage, cette douce physionomie, cette attrayante simplicité de manières, je ne sais quelle idée confuse me suggérait vaguement qu'il manquait là "quelque chose." Tantôt cette lacune me semblait être en "elle ;" tantôt c'était à "moi," me disais-je, que quelque chose manquait pour le comprendre comme je l'aurais dû. Par une singulière contradiction, cette impression était toujours plus forte alors que miss Fairlie me regardait ; en d'autres termes, c'est quand j'avais le mieux conscience du charme et de l'harmonie de son visage, que je me sentais plus profondément troublé par cette idée qu'il manquait là quelque chose, quelque chose d'impossible à découvrir. — Incomplet, incomplet ! me répétais-je sans cesse, et je n'aurais pu dire ce qui manquait, ni comment y remédier.

L'effet singulier de ce caprice d'imagination (c'est ainsi que j'en jugeais alors) n'était pas de nature à me mettre à mon aise, pendant une première entrevue avec miss Fairlie. Les quelques paroles de bienvenue qu'elle m'accorda me trouvèrent tout au plus assez maître de moi-même pour lui adresser les remerciements voulus. Remarquant mon hésitation, et l'attribuant sans doute, avec assez de vraisemblance, à quelque timidité passagère, miss Halcombe, toujours prête et de sang-froid, prit en main le dé de la conversation.

— Voyez donc, monsieur Hartright, dit-elle, en me montrant l'album posé sur la table, et la délicate petite main qui déjà y cherchait une page blanche. Vous allez certainement reconnaître que vous avez enfin trouvé l'écolière modèle ? A peine a-t-elle appris que vous êtes des

nôtres, elle saisit son précieux "sketch-book" et, contemplant la nature en face, elle brûle de commencer la lutte.

Miss Fairlie, en son humeur toujours sereine, poussa un léger éclat de rire, qui vint illuminer son joli visage, comme eût pu le faire un rayon de ce beau soleil alors brillant sur nos têtes.

— Je n'accepte pas un éloge qui ne me soit dû, dit-elle, tandis que ses yeux d'azur, limpides et sincères, erraient sur miss Halcombe et sur moi. Si grand plaisir que je prenne à peindre, la conscience que j'ai de mon peu de talent me donne plutôt la crainte que le désir de recommencer. Maintenant que je vous sais ici, monsieur Hartright, me voilà passant en revue mes croquis, comme autrefois mes leçons, quand j'étais petite fille et que j'avais grand peur de ne pas en savoir le premier mot...

Après m'avoir fait cette confession, avec une simplicité de bon goût, elle attira vers elle son album, et prit l'air sérieux d'un enfant qui se prépare à s'appliquer beaucoup. Miss Halcombe, avec ses façons toutes rondes et un peu brusques, coupa court aux embarras de la situation.

— Bonnes, mauvaises ou médiocres, dit-elle, les esquisses de l'élève doivent subir, il n'y a pas à dire, la terrible critique du professeur. Maintenant, Laura, si nous les emportions avec nous dans la voiture, M. Hartright les verrait, tout d'abord, avec les "circonstances atténuantes" résultats des cahots et des interruptions continuelles qu'il lui faudra subir. Que si, dans cette bienheureuse calèche, nous pouvions l'amener à confondre la nature telle qu'elle est, et telle qu'il l'aura sous les yeux, avec la nature telle qu'elle n'est pas, et telle que nos albums la lui montreront, il n'aurait plus, dans son désespoir, qu'à nous accabler de compliments, et nous glisserions à travers ses doigts savants, sans y laisser une seule des plumes qu'étale notre vanité, toujours prête à faire la roue.

— Je compte bien que M. Hartright ne me fera pas de compliments, dit miss Fairlie, comme nous sortions ensemble du pavillon.

— Oserais-je vous demander ce qui rassure à cet égard ? lui dis-je à mon tour.

— C'est que je suis décidée de prendre à la lettre tout ce que vous me direz, répliqua-t-elle simplement.

Dans ce peu de mots elle venait de me donner la clef de son caractère, le mot de cette généreuse confiance qu'elle puisait dans le sentiment de sa propre loyauté. Je n'en eus, au moment où je parle, que la simple intuition. Maintenant j'en ai fait l'expérience complète.

Nous ne primes que le temps d'enlever la bonne mistress Vesey au siège qu'elle occupait dans la salle à manger déserte, et nous partîmes ensuite, en calèche découverte pour la promenade annoncée. La vieille dame et miss Halcombe, occupaient dans la salle à manger ; miss Fairlie et moi étions vis-à-vis, tenant ouvert entre nous l'album enfin livré à mon examen.

Toute critique sérieuse de ces dessins, alors même que jeus été enclin à me la permettre, eût avorté devant le parti bien pris par miss Halcombe de ne voir que le côté ridicule des beaux-arts, des beaux-arts au moins tels que les pratiquent les amateurs comme elle, comme sa sœur et comme les dames en général.

Je me rappelle bien mieux sa conversation avec nous que les esquisses sur lesquelles, de temps à autre, je laissais machinalement tomber quelques regards.

Ce sont plus particulièrement les portions de cette causerie auxquelles miss Fairlie prenait quelque part, que, fortement empreintes dans ma mémoire, je pourrais redire comme si elles dataient d'hier.

Oui !... j'avouerai que, dès cette première journée, je laissai le charme de "sa" présence me distraire du souvenir

de notre situation respective. Les plus frivoles questions qu'elle me posa touchant le maniement du crayon et l'amalgame des couleurs, les plus légers changements d'expression dans ses beaux yeux qui cherchaient à chaque instant les miens avec un ardent désir d'apprendre tout ce que j'étais chargé de lui enseigner attiraient mon attention bien autrement que les paysages au milieu desquels on me promenait, ou que les grandioses variations de lumière et d'ombre succédant à la surface inégale des vastes marécages et sur les sables bien nivelés de la grève. En tout temps et en quelques circonstance que les intérêts humains soient en jeu n'est-il pas curieux de constater à quel point les objets extérieurs du monde où nous vivons prennent peu sur nos sentiments et sur nos pensées ? C'est seulement dans les livres que nous recourons à la nature, consolatrice de nos peines, complice, sympathique de nos plaisirs. Même chez les meilleurs d'entre nous, l'admiration de ces beautés du monde sensible, que la poésie moderne décrit avec tant d'ampleur et d'éloquence ne se rencontre pas comme un de ces instincts originaux de notre organisme. Enfant, aucune de nous, ne le possède.

Personne, plus tard, homme ou femme, ne l'a sans le devoir à quelques études. Ceux-là dont la vie presque toute entière s'écoule au milieu des plus merveilleux aspects de la terre ou de la mer, sont aussi ceux que les spectacles de la nature trouvent le plus généralement insensibles, à moins qu'il ne s'y rattache, quelque intérêt humain, quelque question de métier. Pour être capables d'apprécier les beautés du monde au sein duquel nous vivons, il nous faut y être préparés, comme à un art, par les enseignements de l'existence civilisée. Personne, de plus, n'exerce guère cette capacité, artificiellement développée, que dans les moments où l'âme est le plus inerte, où le loisir est le plus complet.

Demandons-nous quelle part les charmes de la nature ont eue jamais dans les préoccupations et les émotions, joyeuses ou pénibles, soit de nous-mêmes, soit de nos amis ? Quelle place leur accorde-t-on dans ces mille petits récits d'incidents personnels qui passent chaque jour d'une bouche à l'autre ? Tout ce que notre intelligence peut embrasser, tout ce que nos cœurs peuvent acquérir, nous arrive avec autant de certitude, autant de profit, autant de satisfaction intime, au sein du plus humble ou du plus magnifique paysage que la terre ait à nous montrer. Il est assurément quelque raison pour ce manque de sympathies innées entre la créature et la création qui l'entoure, raison qu'il faudrait peut-être chercher dans les destinées si différentes de l'homme et de sa sphère terrestre. La plus vaste chaîne de montagnes que puisse parcourir le regard est condamnée d'avance au néant. La moindre émotion produite dans le cœur de l'homme est prédestinée à une immortalité certaine.

Notre course avait à peu près duré trois heures, lorsque la calèche franchit de nouveau les portes de Lammeridge-House.

En revenant, j'avais laissé ces dames convenir entre elles du point de vue qu'elles devaient dessiner sous mes yeux dans l'après-midi du lendemain.

Quand elles montèrent s'habiller pour le dîner, et lorsque je me trouvais seul dans mon petit salon, je sentis ma gaieté m'abandonner tout-à-coup. J'étais mal à l'aise et mécontent de moi-même, sans savoir au juste pourquoi. Peut-être ma conscience me reprochait-elle, pour la première fois, d'avoir pris plaisir à notre promenade, plutôt comme un simple hôte que comme un professeur de dessin. Peut-être aussi étais-je hanté par ce sentiment dont j'ai parlé, qu'il manquait quelque chose, soit à miss Fairlie, soit à moi, pour nous donner la pleine intelligence l'un de l'autre. A tout

prendre, j'éprouvai un grand soulagement lorsque l'heure du repas vint m'arracher à ma solitude, et me ramena au milieu des dames de "la famille".

En entrant au salon, je fus frappé du contraste curieux qu'offraient leurs toilettes de soirée. Tandis que mistress Vesey et miss Halcombe étaient richement habillées (chacune selon les convenances de son âge) : la première, en satin gris et reflets d'argent ; la seconde, en soie de cette nuance délicate qui rappelle la primevère, et dont le jaune indécis se marie si heureusement aux tints bruns, aux cheveux noirs,—miss Fairlie, plus simple, et presque trop simple, portait une robe de mousseline blanche, sans la moindre broderie ou le moindre agrément. Cette robe était il est vrai d'une blancheur irréprochable ; elle lui allait à merveille ; encore était-elle, pourtant, l'espèce de vêtement dont eût pu se parer la femme ou la fille d'un homme tout à fait sans fortune ; et, à ne la juger que sur ses dehors, on eût pu la croire plus pauvre, que sa propre institutrice. Plus tard, apprenant à mieux connaître miss Fairlie, j'ai pu m'assurer que cette simplicité, peut-être excessive, tenait à la délicatesse naturelle de ses sentiments, et à l'extrême aversion que lui inspirait tout ce qui, de près ou de loin, pouvait ressembler à un étalage de sa fortune. Ni mistress Vesey, ni miss Halcombe ne purent jamais obtenir qu'elle leur disputât la supériorité de mise où elles trouvaient de manière ou d'autre, quelque compensation à leur infériorité de richesse.

Le dîner terminé, nous revînmes ensemble au salon. Bien que — digne émule de ce monarque assez intelligent pour daigner ramasser le pinceau du Titien — miss Fairlie eut enjoint à son sommelier de me laisser choisir le vin qu'il me conviendrait de boire après le dîner, j'eus le courage de résister à la tentation qui m'était offerte ; et au lieu de trôner majestueusement, mais seul,

parmi des bouteilles d'élite, je sollicitai de ces dames la permission de quitter la table avec elles,—ainsi que cela se pratique chez les étrangers civilisés—pendant toute la durée de mon séjour à Lammeridge-House.

Le salon, où nous venions de rentrer pour le reste de la soirée, situé au rez-de-chaussée, était de la même dimension et de la même forme que la salle à manger. A son extrémité inférieure, de grandes portes vitrées ouvraient sur une terrasse ornée, dans toute sa longueur, par une profusion de fleurs rares, tirées des serres du château. Les lueurs du crépuscule, vaporeuses et douces, venaient justement de descendre sur ce magnifique parterre, dont elles harmonisaient, en les éteignant quelque peu, les couleurs vivement contrastées ; et par les portes ouvertes arrivaient jusqu'à nous les pénétrants parfums que les fleurs dégagent à l'approche de la nuit. La bonne mistress Vesey (toujours la première à s'asseoir) prit place dans un grand fauteuil établi dans un angle, et s'engourdit confortablement, par manière de préface à un sommeil plus complet. Miss Fairlie, sur ma demande, se mit au piano. Tandis que j'allais m'asseoir auprès d'elle, je vis miss Halcombe, se retirer dans la baie profonde d'une des fenêtres, pour continuer aux dernières clartés du jour, ses recherches dans les papiers de sa mère.

Comme cette scène domestique, comme ce salon paisible me réapparaissaient nettement, tandis que je traces ces lignes !

De l'endroit où j'étais assis, je pouvais voir la taille gracieuse de miss Halcombe à moitié en pleine lumière, à demi perdue dans l'ombre, se pencher vers les lettres amoncelées sur ses genoux ; plus près de moi, cependant, le blond profil de la belle musicienne se découpait, de plus en plus vague, à mesure que baissait le jour, sur le fond graduellement obscurci, des lambris intérieurs.

Au dehors, sur la terrasse, les fleurs groupées, et leurs longues ramures repliées sur elles-mêmes, se balançaient si doucement, effleurées par la brise du soir, que nul bruit émané d'elles n'arrivait jusqu'à nous. Le ciel n'avait pas un nuage, et déjà dans ces régions orientales, commençait à vibrer la mystérieuse aurore du clair de lune. Une sensation profonde de paix et d'isolement, calmant toute pensée et tout mouvement de cœur, plongeait l'être entier dans un extatique ravissement, qui l'emportait loin de la terre ; et le repos ambulé que le décroissement de la lumière semblait, de minute en minute, rendre plus profond, sembla planer sur nous, plus caressant encore, lorsque jaillirent du piano les tendres et célestes mélodies de Mozart. Je ne t'oublierai jamais soirée charmante, où je vis, où j'entendis

tout cela... Nous demeurâmes, sans mot dire, chacun à la place qu'il avait choisi, —mistress Vesey sommeillait toujours, miss Fairlie jouant toujours, miss Halcombe lisant toujours,—jusqu'à ce que le jour vint à nous manquer. La lune furtive avait alors fait le tour de la terrasse et ses lueurs mystérieuses éclairaient déjà obliquement le bas du salon. Succédant à l'obscurité du crépuscule, elles nous semblaient si belles que, d'un commun accord, nous renvoyâmes les lampes apportées par un serviteur trop exact, et la vaste pièce demeura ainsi dans la pénombre où la laissaient les deux bougies allumées au-dessus du clavier.

Pendant une heure encore la musique continua.

Puis la beauté du tableau qu'offrait la terrasse, vue au clair de lune,

parut tenter miss Fairlie, que je m'empressai d'y accompagner. Miss Halcombe qui avait changée de place pour continuer sa lecture quand les bougies du piano avaient été allumées, demeura auprès d'elles, sur une chaise basse, tellement absorbée en son travail mental, qu'elle ne sembla pas pas prendre garde à notre sortie.

Nous étions à peine depuis cinq minutes sur la terrasse, l'un près de l'autre, devant les portes vitrées, et miss Fairlie, par mon conseil, venait de nouer son mouchoir blanc autour de sa tête pour se garantir de l'humidité des nuits,—lorsque j'entendis la voix de miss Halcombe,—plus grave, plus significative, ne ressemblant en rien à ce qu'elle était d'ordinaire,—articuler tout d'un coup mon nom.

— Monsieur Hartright, disait-elle,

voulez-vous venir une minute ? J'ai besoin de vous parler.

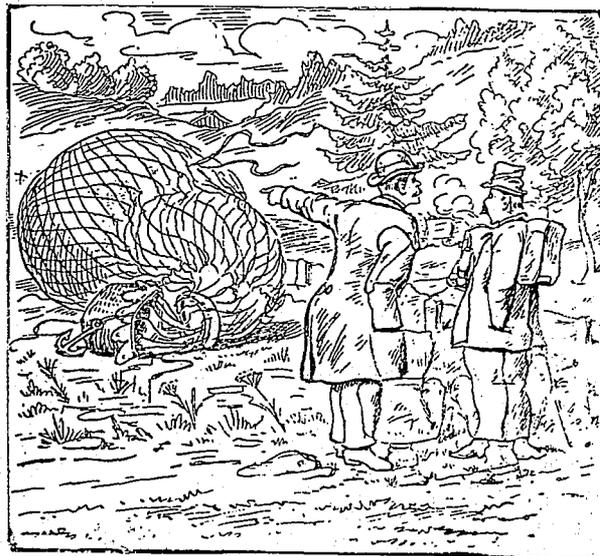
Je rentrais immédiatement au salon. Le piano était à peu près au milieu de la pièce, appuyé contre le mur intérieur. A l'extrémité de l'instrument la plus éloignée de la terrasse, miss Halcombe était assise. Les lettres éparses sur ses genoux, sauf l'une d'elles, qu'elle venait de choisir, et que sa main tenait près des flambeaux. Du côté opposé, c'est-à-dire le plus voisin de la terrasse, était une ottomane sur laquelle je m'assis. Ainsi placé je n'étais pas loin des portes vitrées, et je pouvais parfaitement voir miss Fairlie qui se promenait lentement d'un bout de la terrasse à l'autre, quand elle passait et repassait, au clair de la lune, devant cette issue ouverte à mes regards.

(à suivre.)

DÉVINETTES



Ces braves gens cherchent trois lutins qui travaillent ; cherchez les aussi.



Où est l'aréonaute ?



Où est le baigneur ?

LE SON DU



PIANO KARN

Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle 1'96 et vous informer de nos prix.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

THIBAUT & SMITH

1687 Rue Notre Dame



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 2015 MONTREAL

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Revue de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres.

ARCHAMBAULT & BELVEAU,

Tel. Bell 1990

1617 Rue Notre Dame

Catalogue expédié franco.

Fumez.....

LES

Cigares et les Cigarettes

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos. 41 et 42.
TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½ RUE ST. LAURENT

MONTREAL

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps,
Casimirs, Tweeds de première qualité et de
Patrons les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

Courtier en Valeurs de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures Municipales, Bons du Gouvernement et Actions de Chemin de Fer, Valeurs de première classe convenables pour placements en fidéi-commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

Cyclorama.....

En Livraison, \$1.25.

Universel

Relie, \$2.00.

LA COMPAGNIE DE



Photogravure Commerciale

A. S. BRODEUR, Dessinateur,

1560 Rue Notre Dame Montreal

 **Directeur-Gerant.**

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.



83, Rue Wolfe, 83

 **MONTREAL.**

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le
SEULS AGENTS AU CANADA :
LAPORTE, MARTIN & CIE.
Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et
Cigarettes.

Aberdeen 10 cts.

Little Buck 5 cts.

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory,

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

MONTREAL.

THEO. A. GROTHE,

Horloger - -
 **et Bijoutier**

EN GROS ET EN DETAIL

95½ rue St. Laurent,

MONTREAL